



DOSSIER

Choisis la vie



APPEL À CONTRIBUTION

Vous pouvez nous adresser
votre article sur tout sujet
à
contact@synadic.fr

le dialogue social

synadic 129

synadic 124

synadic 121

synadic 126

L'écologie intégrale
un projet pour une vision d'espoir

synadic 133

Quand les élèves s'engagent

synadic 117

Bonnes nouvelles du confinement

synadic 130

L'immobilier au service du projet éducatif

Des métiers au cœur de nos établissements (2)

HORS SÉRIE
Bienvenue à bord !

Rencontre annuelle 2020
La bienveillance, et alors !

La gestion de crise

La créativité pédagogique

NUMÉRO SPÉCIAL

Maintenant... et après !

synadic 131

L'orientation en question

synadic 132

L'évaluation des élèves

synadic 115

NUMÉRO SPÉCIAL
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Édito	
■ Bertrand VAN NEDERVELDE	2
Dossier: Choisis la vie	
■ L'espérance – Alexandre TOUSSAINT	4
■ Entre résilience et cicatrices transparentes – Jean-Philippe JOLY	12
■ Le temps des gratitudes – Laurence BÉRAUD-SCHMITT et desparents	17
■ La Providence – Cyrille PERRONNO	20
■ Dans le cocon de l'atelier d'écriture partagé... – Marie-Jo GRASSET-ORY	23
■ La confiance dans la relation éducative – Jean-Jacques BLANCHET	28
■ Le manager positif – Olivier BOUISSOU	32
■ Comment la pastorale est-elle aujourd'hui source d'espérance – Bérangère BRUTSCHINE	37
■ « Choisis la vie » – Stéphane THIÉBAUT	40
Chef d'établissement	
■ Les dirigeants à l'épreuve du quotidien – Bruno RISPAL	44
Pédagogie	
■ C'est vraiment mieux ailleurs ? Le Japon – Franck COPIN	52
■ Changer sa pédagogie pour renaître – Marie SOULIÉ, propos recueillis par Laurence CLAUSEN	55
■ La passagère, de la salle de classe au plateau de tournage – Mathilde VRIGNAUD	61
■ Veille pédagogique	64
Grand entretien	
■ Louis DAUXAIS, joaillier – entretien par Bruno RISPAL	65
Billet d'humeur	
■ L'écho des savanes scolaires ou le monde d'Anne-Sophie – Anne-Sophie Houppas	70
Évangéducation	
■ Faire des choix de vie : entre orientation et vocation – Raphaël THOMASSIN	72
■ Un peu de douceur – Propos recueillis par Bruno RISPAL	76
■ Le quotidien (re)traité – Patrick BARON	78
Le Synadic à votre service	
■ Recette : Gratin au Saint-Nectaire, lardons, champignons et carottes	80

Édito

Chers collègues,

Notre secteur professionnel est ainsi fait qu'il est fréquent de se souhaiter une bonne année lors de la rentrée, en septembre. Au-delà des formules convenues lors des vœux de janvier et des interrogations face à un avenir toujours incertain, c'est avec la plus grande sincérité que je souhaite à chacun d'entre vous la meilleure année 2023 possible. Que votre mission de chef d'établissement vous apporte les plus belles réussites et qu'elle comble votre envie de défis. Mais aussi que cette mission dont nous connaissons parfaitement le côté prenant vous laisse le loisir de profiter de vos proches, à qui j'adresse également mes vœux chaleureux. Je n'oublie évidemment pas l'ensemble des communautés que vous accompagnez au quotidien. Les mois qui viennent seront marqués par des joies, des peines, des moments de doute que nous aurons tous à accompagner au mieux, dans les réalités qui nous sont propres, avec les valeurs que nous partageons tous.

Il y a quelques jours, nous avons vécu les célébrations de la Nativité de Jésus. Et nous nous sommes rappelé qu'il est venu parmi nous avec un message d'espérance, là où, trop souvent, l'air ambiant ne semble contenir que du pessimisme. C'est aussi pour cela que l'épais Bulletin que vous avez entre les mains est un très beau concentré d'optimisme, de bonnes nouvelles et d'espérance joyeuse. Beaucoup de choses vont bien, dans nos établissements: les enseignants sont motivés, les jeunes s'impliquent et réussissent. Sachons aussi le dire.

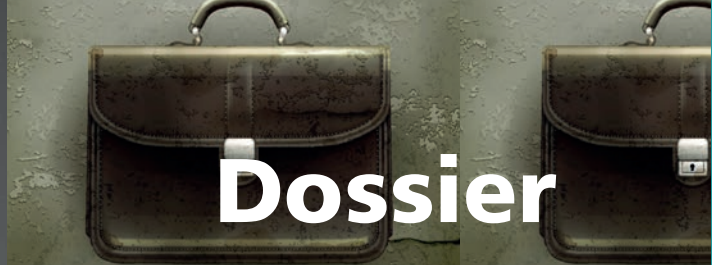
Oui, il est possible de parler d'espérance dans notre monde actuel! Y compris pour nous, les dirigeants aux prises avec des réalités souvent plombantes. Pour reprendre le sous-titre du colloque de l'Université Catholique de l'Ouest dont vous lirez quelques échos, le burn-out des chefs d'établissement n'est pas une fatalité.

Cette année 2023 verra, malheureusement, certains d'entre nous traverser des situations pénibles, professionnellement ou personnellement. Je gage qu'ils sauront s'entourer et trouver les ressources qui leur permettront d'aller de l'avant. Les conseillers du Synadic, les relais locaux que sont les DRA/DD, resteront mobilisés, comme à leur habitude. Et, ensemble, nous choisirons la vie.

Autre grand classique du mois de janvier: nos Rencontres Annuelles. Après plusieurs années de frustration due au Covid nous ayant empêchés de nous retrouver, nous reprenons dans quelques jours le chemin d'Issy-les-Moulineaux pour ce rendez-vous que nous attendons tous. Les retrouvailles, les discussions autour d'un café, les repas pris en commun, la soirée festive... Mais aussi le temps officiel de l'Assemblée Générale pour vous tenir informés de la vie d'une organisation professionnelle qui est d'abord la vôtre. Enfin, les interventions de grande qualité autour du thème central de la rencontre, cette année « Identité et genre: comment accompagner? », qui permettront à chacun de repartir outillé pour faire face à ces problématiques qui ne sont désormais plus anecdotiques. Nous aurons également l'occasion d'évoquer la réforme en cours de préparation de la voie professionnelle ainsi que la répartition des moyens pour la rentrée 2023.

Ayant hâte de vous retrouver, les conseillers se joignent à moi pour vous souhaiter à nouveau une très belle année 2023. Dans l'espérance renouvelée et chevillée au corps!

*Bertrand VAN NEDERVELDE,
Président du Synadic*



Dossier



Choisis la vie

L'espérance

Lorsque j'ai dû réfléchir à écrire une « conférence » sur l'espérance chrétienne pour une réunion de la Maison Notre-Dame de Chartres de la Militia Christi (association de droit pontifical relevant du Conseil Pontifical pour les laïcs), j'ai surtout essayé de me replonger dans mes cours de philosophie et de théologie que ce soit au séminaire de Metz ou à Rome.

Je me souviens particulièrement d'un de mes enseignants qui pour parler des vertus théologiques avait souvent l'habitude de parler du baptême comme d'une provocation à l'espérance.

Il est vrai que lors de funérailles chrétiennes, le signe de croix est fait sur le défunt avec de l'eau bénite. C'est pour rappeler l'eau du baptême reçu. Le symbole du baptême dit bien ce qu'est l'espérance chrétienne. En effet, traditionnellement, le baptisé plonge dans l'eau. Pour vivre une mort et une renaissance: l'eau du baptême devient eau de l'espérance.

Nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. L'espérance, c'est être lié à Dieu. C'est lui-même qui nous sort la tête de l'eau pour nous faire devenir ses fils et ses filles. Dieu espère en nous et nous espérons en Lui. La vie n'en est pas plus facile, mais à chaque pas que nous faisons nous savons que Dieu nous éclaire de son amour. Par le baptême, nous sommes aussi inondés de lumière... nous vivons d'un nouvel espoir! Au baptême, c'est la Parole de Dieu que nous lisons qui fait de l'eau une eau d'espérance. Une espérance à partager avec d'autres.

Je ne sais pas si vous avez déjà remarqué mais nous avons deux mots pour dire apparemment la même chose: espoir et espérance.

Quelle nuance faut-il mettre entre les deux? Les dictionnaires en font presque des synonymes.

Mais je me permets d'établir une distinction de vocabulaire qui facilitera notre démarche et votre lecture.

Disons que l'espoir est une attitude qui appartient à la condition humaine en tant que telle; l'espérance est la vertu théologique qui en constitue l'épanouissement chrétien et qui opère le passage à l'absolu de l'espoir humain. C'est en revenant à l'expérience fondamentale de l'espoir, qui se trouve chevillé au corps de tout homme, que nous pourrions retrouver et comprendre les accents originaux de l'espérance chrétienne.

Nul être humain ne peut vivre sans espérer.

Nul être humain ne peut vivre sans espérer. Pour la raison très simple que notre existence est distendue entre un passé, un présent et un avenir. Nous ne pouvons plus rien sur notre passé, même s'il est lourd à porter. Le présent est cet instant évanescant et trop souvent décevant qui nous échappe sans cesse. Seul l'avenir est-ce sur quoi nous avons quelque prise. Cet avenir, nous le voulons « meilleur », nous le voulons en « progrès ». C'est lui que nous construisons par notre travail quotidien et nos engagements divers dans la famille, la profession et la société. C'est vers lui que nous reportons tout notre désir; c'est de lui que nous attendons de pouvoir nous accomplir. Car

si certains désirs immédiats peuvent bien se réaliser tout de suite, il n'en va pas de même du désir radical qui nous constitue. Ce désir est l'expression d'un manque, et, tel un mirage dans le désert, il s'éloigne à mesure que nous croyons nous en approcher. Rien ne peut le satisfaire totalement de notre vivant.

Ainsi l'espoir est-il indissolublement lié à l'avenir, que nous nous représentons sous un jour facilement radieux. Nous « caressons l'espoir » de « lendemains qui chantent ». Tout ce dont nous sommes frustrés dans le présent, nous espérons qu'il nous sera donné plus tard ou bientôt. Le vœu est une expression de l'espoir. Aussi n'arrêtons-nous pas de nous offrir des vœux: c'est le bonjour du matin, la bonne année du 1^{er} janvier, les vœux de bonheur exprimés le jour d'un mariage. Ces vœux sont généreux. Sommes-nous conscients de la part de rêve qui les habite? À la fois oui et non.

Ne suis-je pas allé trop vite en besogne? Du fait que nous vivons pratiquement toujours dans l'espoir de jours meilleurs, n'ai-je pas fait de l'espoir un bien, presque un devoir ou une vertu? Mais l'espoir ne serait-il pas plutôt une lâcheté, voire un vice? Ainsi, pour les premiers poètes grecs, l'espoir, sans doute identifié à l'attente passive, est un mal. Il est à la fois paresse et illusion.

Seul de tous les maux qui se répandent sur le monde de la fameuse boîte de Pandore, on ne sait pourquoi, l'espoir reste à l'intérieur (Hésiode): est-ce le signe qu'il doit épargner l'humanité, parce qu'il serait trop destructeur, ou celui qu'il nous accompagne et nous trompe sans se faire voir? Il est vrai que l'espoir ne saurait constituer un alibi à la paresse, car il n'est plus alors qu'illusion, déraison et prétention (hubris). Il ne serait pas raisonnable de prendre une décision sur le seul fondement de l'espoir. Cependant, Théognis de Mégare (le premier semble-t-il) distingue le mauvais espoir du bon espoir: « *L'espoir est la seule divinité bienfaisante sur terre. (...) Que l'homme, tant qu'il vit et voit la lumière reste pieux et compte sur l'espoir* ». Pindare fera de l'espoir un libérateur et Eschyle un sauveur.

Retenons cette ambivalence de l'espoir. Certains philosophes du passé et du présent sont toujours là pour nous dire: l'espoir est une passion, c'est-à-dire un sentiment irrationnel auquel le sage se doit

1. Poèmes élégiaques, LI, 1135-1143 (Les Belles Lettres, 1948, p 79). Cf. Laurent Gallois, « L'espérance dans la pensée d'Hippocrate » (Laennec, n° 53, janvier 2005, pp 23-32), à qui l'emprunte ces références aux poètes et philosophes grecs.



de résister et dont il doit se libérer le plus possible pour arriver dans la région de la sérénité parfaite. Les stoïciens parlaient ainsi : le sage ne désire que ce qu'il a et s'interdit tout désir sur l'avenir. Le sage est toujours heureux sans espérer jamais, et à condition de n'espérer jamais. La sagesse hindoue va dans le même sens : « *Seul est heureux celui qui a perdu tout espoir, car l'espoir est la plus grande torture qui soit et le désespoir le plus grand bonheur*² » .

À cette sagesse traditionnelle répond le scepticisme désabusé des Temps modernes en Occident. Le mémorialiste Chamfort avoue sans enthousiasme au XVIII^e siècle : « *L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse ; et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue.* » Le philosophe Alain lui répond au XX^e avec une antienne presque semblable : « *Nos espérances mesurent notre bonheur présent, bien plutôt que notre bonheur à venir.* » Ce réalisme n'a-t-il pas toutes les apparences de la raison ?



Mais écoutons d'autres voix : le grand philosophe Emmanuel KANT avait inscrit l'espoir parmi les trois questions « incontournables » que se pose tout homme : « *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?* »

Et voici qu'au cœur du terrible et parfois « désespérant » XX^e siècle une voix marxiste, celle d'Ernst BLOCH, consacre trois gros volumes au Principe « espérance ». L'auteur analyse inlassablement toutes les formes que prend la conscience anticipante qui habite toute âme humaine, c'est-à-dire ce mouvement qui nous pousse sans cesse en avant, cette pulsion irrépressible vers un monde meilleur.

2. Samkhya-Sûtra, IV, XI.

Par tous les moyens, le philosophe essaie de fonder une espérance qui demeure même en dehors de toute perspective d'un au-delà, même dans l'hypothèse d'une fin catastrophique de l'histoire. L'homme a le souci de se dépasser sans cesse au cœur de l'immanence de son histoire, et cela seul est capable de le libérer de la tentation du suicide.

Cette espérance est ce mouvement qui est là et habite chacun de nos instants. Ce souci passe par le rêve, éveillé ou endormi, par l'utopie, toujours irréalisable avec tous ses châteaux en Espagne, mais aussi toujours mobilisatrice. L'homme connaît aussi l'utopie médicale de la santé, les diverses utopies économiques et sociales, l'utopie politique de la liberté bien ordonnée, celle de la paix universelle et des loisirs, enfin les utopies qui viennent du monde de l'art.

Cette ambiguïté fondamentale de l'espoir vient de ce paradoxe d'expérience : nous espérons sans cesse ; nous ne pouvons vivre sans espérer ; mais notre espoir est presque toujours déçu. Combien d'espoirs confirmés par la réalité de l'avenir pour combien d'espoirs frustrés ! L'avenir rêvé ne s'accomplit jamais comme on l'avait espéré. L'espoir se révèle le plus souvent comme une immense illusion. N'est-il pas semblable à ces promesses qui n'engagent que ceux qui y croient ? Ce paradoxe a été bien relevé par Péguy, qui en parle avec le vocabulaire chrétien de l'espérance, la « *deuxième petite vertu* » devant laquelle Dieu lui-même s'étonne³. Mais alors, avons-nous raison d'espérer ? Ne faut-il pas plutôt reconnaître que l'espoir qui nous habite est finalement sans raison, sans aucune raison ?

Ce qui vient d'être dit concerne nos vies personnelles. Mais si nous passons au plan social et politique, ne devons-nous pas faire la même constatation ? Depuis le temps que l'on nous promet une société radieuse et harmonieuse, qu'en est-il ? Dans le domaine politique, l'espoir se fait promesse : « *Il faut que les choses changent, et je promets de les faire changer !* »

Si j'avais écrit cet article il y a trente ou quarante ans, j'aurais dû consacrer un paragraphe à l'espoir marxiste. J'aurais dit que l'espoir de la société sans

3. Cf. Le porche du mystère de la deuxième vertu.

classe, illusoire à tous égards, est une sécularisation de l'espérance chrétienne qui n'attend plus rien de Dieu, mais veut réaliser le bonheur de l'humanité par les propres forces de celle-ci. J'aurais parlé ainsi parce que cet espoir marxiste était celui de millions de gens. Aujourd'hui, ce genre de doctrine a fait long feu et ferait plutôt place à une sorte de désespoir social. J'exprime ici mon avis.

Un signe est là qui ne trompe pas: nos sociétés, dites développées et assises sur leurs prouesses techniques — même si certaines sont fort inquiétantes pour l'avenir — et leurs richesses — même si celles-ci sont injustement réparties —, sont celles du mécontentement, celles où tous les corps professionnels sont « en colère ». Nous constatons une augmentation inquiétante du nombre des suicides, en particulier de jeunes, et spécialement en France. Surtout durant la période COVID. Ne faudrait-il pas faire le lien entre cette crise de l'espoir et le nombre croissant des marginaux et des SDF — parfois très jeunes — dans notre société?

Sans prétendre analyser ici les facteurs complexes qui conduisent un homme à vivre dans la rue, je me demande si certains d'entre eux ne sont pas des gens fatigués de vivre, ayant en quelque sorte jeté le manche après la cognée, car ils ne veulent ou ne peuvent plus se battre au milieu des complications croissantes de la vie moderne, où tout devient difficile, abstrait, administratif, soumis à de multiples contraintes et lois qui finissent par leur « pomper l'air », comme dit notre langage parlé.

"La source profonde de notre mécontentement vient d'une société qui augmente sans cesse ses moyens et perd de plus en plus le sens de ses buts."

Paul RICŒUR

Notre société n'est pas à l'abri de la tentation du désespoir. Un futur sans avenir, n'est-ce pas une perspective déjà évoquée par certains analystes? Paul RICŒUR nous disait, il y a de nombreuses années, que la source profonde de



notre mécontentement venait d'une société qui augmente sans cesse ses moyens et perd de plus en plus le sens de ses buts.

De même, comment se fait-il que cette humanité, qui a été capable de progrès aussi spectaculaires, ne réussisse pas à dominer son vieux démon de la violence? Malgré tous les beaux discours ces dernières années, la guerre change peut-être de forme, mais elle ne perd rien en violence et en terrorisme. Regardons la guerre en Ukraine. Ses progrès même la confrontent désormais à des contradictions insolubles dont on peut se demander si l'équilibre de la planète pourra les supporter longtemps.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de nos espoirs temporels. Mais il en est un autre qui habite l'humanité depuis qu'elle existe: c'est l'espoir d'une vie après la mort.

Cet espoir est mystérieusement présent dans le fait que l'homme est le seul animal qui enterre ses morts, ou qui du moins lui donne une forme de sépulture respectueuse. L'homme est le seul animal qui espère vivre, vivre bien et vivre toujours. Il est ainsi fait qu'il ne peut pas ne pas désirer vivre au-delà de cette histoire temporelle. Son espoir vise ainsi, obscurément ou non, la transcendance, l'universel et l'Absolu... Cet espoir nous conduit au mystère.

En définitive, personne ni aucune société ne peuvent bannir une bonne fois tout espoir. Car la perte de l'espoir, c'est la mort et c'est l'enfer. Le bonheur stoïcien est un bonheur désespéré et il est déjà une forme de mort. N'oublions pas la formule placée par Dante au seuil de l'enfer: « *Vous qui*

entrez ici, abandonnez toute espérance. » Dans un autre langage, MALRAUX reconnaissait : « *Un monde sans espoir est irrespirable.* »

L'espoir, au contraire, c'est la vie, même quand on ne peut vivre que d'espoir. Comme dit le proverbe populaire : « *Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.* » Quand je dis cela, j'ai conscience d'opter — c'est-à-dire de poser un acte de liberté — pour la vie, pour une vie qui ait un sens ; c'est-à-dire aussi bien d'opter contre la mort. Nous sommes ainsi constitués que c'est l'espoir qui nous permet de vivre et même de survivre. Si cet espoir absolument « vital » vient à manquer, si l'avenir n'a plus aucun sens pour nous, alors nous devenons les plus malheureux des hommes, nous tombons au sens stricte dans le désespoir. Un « à quoi bon ? » viendra gangrener toutes nos actions et nos initiatives. Tous, nous connaissons des moments de ce genre, au moins passagèrement. Heureusement, la machine se remet en route. Sinon, l'idée de suicide peut germer en nous.

La foi chrétienne ne nous arrache pas à notre condition d'hommes. Elle vient s'inscrire dans nos attitudes fondamentales, quitte à les transfigurer. Elle fait de l'espoir une vertu « théologale », c'est-à-dire un don de Dieu, qu'elle appelle l'espérance, une vertu orientée vers le salut promis par Dieu.

À l'exemple de saint Paul dans son hymne à la charité (1 Co 13), elle inscrit l'espérance entre la foi, fondement de tout, et la charité qui ne passera pas.

L'homme laissé à lui-même ne peut pas vivre sans espoir, nous l'avons vu. Comme le dit le théologien catholique Karl RAHNER, l'homme est cet être qui a « l'audace d'espérer », et d'espérer au-delà même des limites de cette existence terrestre dans une attitude que l'on peut appeler religieuse. Mais nous avons vu aussi que nos espoirs sont le plus souvent déçus. Aussi la question est-elle de savoir s'ils restent légitimes ou si, à force de se braquer sur le vide, ils ne constituent pas un entêtement déraisonnable. Or le propre du christianisme est de nous dire que notre espérance est fondée, car elle s'adresse à quelqu'un qui se veut notre partenaire et fait alliance avec nous : non seulement Dieu existe, mais nous existons pour Dieu, qui s'approche de l'homme pour se donner à lui. Notre raison d'espérer, c'est donc Dieu, Dieu qui a concrétisé sa bienveillance à notre égard en nous envoyant son Fils, « *le Christ Jésus, notre espérance* » (1 Tm 1,1), celui qui nous donne l'assurance⁴ que manifestait saint Paul (2 Co 3,12).

4. Hélas, ce terme évoque aujourd'hui nos assurances « tous risques ». L'assurance paulinienne est le degré le plus élevé de la confiance, avec une note de fierté joyeuse.



Le mouvement qui nous pousse à désirer un avenir meilleur, un avenir définitif et pleinement heureux que l'on appelle le salut, est cette fois fondé en Dieu en qui nous mettons notre foi. C'est la foi qui nous donne la raison d'espérer. Celse, un païen du II^e siècle qui a écrit un pamphlet antichrétien d'une rare violence, disait que les chrétiens lui faisaient penser à un groupe de crapauds coassant autour d'une mare et prétendant que Dieu s'occupe d'eux. Celse caractérisait ainsi, avec la lucidité de l'adversaire, le caractère inouï de l'espérance chrétienne.

Le don de Dieu aux hommes s'accomplit dans le temps: il respecte l'historicité de chacun, notre statut de « voyageur » (status viatoris), comme dit la tradition chrétienne, de même qu'il s'inscrit dans l'histoire de tous. Car l'espérance chrétienne est liée à un sens de l'histoire qui progresse sur la ligne du temps, continue et non cyclique, où quelque chose se construit aussi bien pour chacun que pour l'humanité.

Le salut se fait donc passé, présent et avenir. Le passé est donné dans le gage irréversible de l'envoi de Jésus, mort sous Ponce Pilate et ressuscité; le présent dans les arrhes de l'Esprit qui nous font vivre au jour le jour dans l'amitié divine; l'avenir dans la promesse du retour du Christ à la fin des temps, de la résurrection des morts et de la « vie éternelle ». Notre salut reste un objet d'espérance, car « voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer » (Rm 8,24). Les premiers chrétiens étaient fondamentalement tournés vers cet avenir dans l'attente et l'espérance: « Marana tha : viens, Seigneur Jésus ! » (Ap 22,20). Nous les revivons chaque année dans le mystère de l'Avent.

La promesse est le propre de l'espérance juive, fondamentalement messianique et toute entière tournée vers l'avenir. C'est avec Abraham que commence la longue histoire de l'espérance dans la Bible. Abraham a cru à la promesse qui lui était faite: « Espérant contre toute espérance, il crut » (Rm 4,18), et les croyants de l'Ancien Testament sont ceux « qui par avance ont espéré dans le Christ » (Ep 1,12). Dans les Psaumes, l'espérance est la confiance en celui en qui on peut espérer: « Espère dans le Seigneur, prends cœur et prends courage, espère dans le Seigneur » (27,13-14). L'Ancien Testament révèle que nous avons bien quelqu'un en qui espérer.

L'espérance chrétienne est fondée sur un premier accomplissement de la promesse, sur l'événement pascal de Jésus Christ et le don de l'Esprit à la Pentecôte (Ac 2,33-39). Aussi l'Épître aux Hébreux présente-t-elle la venue de Jésus comme « l'introduction d'une espérance meilleure » (7,19). Paul avait déjà dit: « Notre salut est objet d'espérance » (Rm 8,24).

Le mystère chrétien reste donc également tourné vers l'avenir, ce qu'une présentation classique avait trop mis en veilleuse. Le mouvement biblique contemporain et la théologie ont au contraire remis en honneur cette dimension « eschatologique », c'est-à-dire définitive et finale du salut, et placé l'espérance au cœur de leurs exposés, tel le théologien réformé allemand Jürgen MOLTMANN avec sa Théologie de l'espérance.

À la lumière de la révélation, nous sortons donc de l'ambiguïté des espoirs humains et nous pouvons dire en toute certitude: « L'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu en nos cœurs » (Rm 5,5). L'espérance est eschatologique: elle transcende les limites de notre existence terrestre. « Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espérance dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes » (1 Co 15,19). Car le dernier objet de notre espérance, c'est de voir Dieu tel qu'il est afin de vivre de lui (1 fn 3,2).

Le dernier objet de notre espérance, c'est de voir Dieu tel qu'il est afin de vivre de lui.

1 fn 3,2

C'est Paul qui, dans le Nouveau Testament, est le grand docteur de l'espérance. Il a en fait enseigné ce qu'il vivait, c'est-à-dire cette dynamique qui le pousse en avant dans une course tendue vers la rencontre définitive du Christ. Cette appartenance de l'espérance au cœur du mystère chrétien trouve sa correspondance dans notre vie spirituelle. Nous connaissons tous ce texte splendide de Paul dans lequel celui-ci chante une hymne à la charité et

souligne sa solidarité avec la foi et l'espérance: « *Maintenant donc, ces trois-là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand* » (1 Co 13,13). Telle est l'origine de la doctrine chrétienne des trois « vertus théologales ». L'espérance, ou la confiance, est un aspect de la foi, trait fortement souligné par le même Paul dans son Épître aux Romains. L'amour dont nous vivons est lui aussi habité par la foi et l'espérance: « *L'amour excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout* » (1 Co 13,7). Ou encore, la foi « attend fermement que se réalise ce que la justification nous fait espérer » (Ga 5,5). Car l'espérance est à la fois attente, confiance et patience. Quant à l'Épître aux Hébreux, elle définit la foi comme « *la garantie [littéralement: la « substance »] des biens qu'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas* » (11,1).

Les poètes grecs nous ont dit que l'espoir peut être un vice tout autant qu'une vertu. L'espérance peut, comme toute vertu d'ailleurs, déraiser en des attitudes qui la pervertissent. On peut pécher contre l'espérance par excès ou par défaut. La tentation « pélagienne »⁵ représente une forme du premier cas. Le dérapage vient ici de ce que l'on espère plus en soi qu'en Dieu, on compte sur ses propres mérites, on se fait fort de l'avenir, et l'on tombe dans la présomption que son propre salut est acquis, alors qu'Augustin nous dit que la persévérance finale est le « grand don » de Dieu. Cette présomption est une témérité ou une sécurité trompeuse.

À l'inverse, tout homme peut tomber dans le désespoir. Nous l'avons déjà évoqué. Le chrétien peut aussi tomber dans la désespérance. Cette tentation vient plus souvent avec l'âge, quand les conditions de vie deviennent difficiles, quand un sentiment d'abandon et de solitude envahit l'être humain. On désespère de Dieu parce que l'on désespère de soi. C'est alors que nous sommes invités comme Abraham à espérer contre toute espérance.

Une autre hérésie de l'espérance est le quiétisme, entendu comme un amour purement passif qui se désintéresserait totalement du salut et donc de ce

5. Du nom de Pelage, adversaire de saint Augustin, qui tenait que l'homme peut réaliser son salut par l'exercice de sa propre vertu.



qu'il est nécessaire d'accomplir pour le recevoir. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la querelle du « pur amour » au temps de Fénelon et de Bossuet, ni de prétendre que le premier était tombé dans l'erreur. Cette querelle fut en quelque sorte la « carte du tendre » spirituel du XVII^e siècle. De même que les précieuses raffinaient dans les nuances du prisme des sentiments amoureux, de même les théologiens vont raffiner à l'infini sur les motivations de l'amour de Dieu. L'espérance est alors considérée comme un amour imparfait, parce qu'habité par un motif intéressé et égoïste. L'époque était hantée par le scrupule d'un amour qui serait entaché d'intérêt personnel.

De même que l'espoir humain ne se limite pas aux choses de la terre, de même l'espérance chrétienne, qui porte essentiellement sur le salut éternel, a une portée terrestre. Sinon, elle risquerait fort de tomber dans « l'opium du peuple ». L'espérance juive portait largement, et même en premier lieu, sur les biens terrestres, la fécondité des moissons et des troupeaux, une descendance nombreuse. Il est donc tout à fait légitime d'espérer l'arrivée de biens temporels, à la double condition que cette espérance respecte l'éthique immanente à tout espoir humain et qu'elle reste relative à l'objet premier de notre espérance chrétienne. En d'autres termes, nous espérons ces biens dans l'idée qu'ils vont nous aider à aimer Dieu et notre prochain et nous garder dans cette alliance essentielle. En ce sens, il est tout à fait légitime de prier pour une guérison, voire pour un « miracle », pour un succès universitaire ou professionnel, pour une rencontre importante... Comme toute prière exprimée dans l'ordre des choses temporelles, celle-ci se veut conditionnelle dans la mesure où l'objet de la demande entre dans le dessein de Dieu sur moi et sur les autres.

L'espérance nous aide également dans notre vie temporelle en nous apportant joie, paix, consolation et force (Rm 15,14). Elle est particulièrement précieuse dans le temps des afflictions et des épreuves (Rm 5,2; 2 Co 1,12; He 3,6). Nous sommes parfois acculés à prendre des « partis désespérés », c'est-à-dire à espérer envers et contre tout. C'est pourquoi il est utile et souvent nécessaire de prier pour être gardé dans l'espérance, tout autant qu'on le fait pour être gardé dans la foi.

Mais il y a plus encore: l'espérance chrétienne, l'espérance « théologique », exige de nous de vivre le combat de la charité et de la justice dans la cité terrestre dont la tâche est de préparer la cité céleste⁶. La scène du jugement dernier (Mt 25) nous dit tout à ce sujet: Jésus récompense ceux qui l'ont reconnu dans les affamés, les sans-logis, les malades, les prisonniers et tous les autres pauvres. Notre espérance en la cité céleste, bien loin d'être démobilisatrice, doit donc devenir un stimulant

essentiel pour notre action dans la cité terrestre. Nous croyons en effet que rien n'est perdu de ce que la foi, l'espérance et l'amour nous commandent d'entreprendre.

De l'espoir à l'espérance, nous avons parcouru un itinéraire à la fois continu et discontinu. Continu, parce que l'espérance ne peut être étrangère à nos espoirs humains et que l'intervention de la foi ne supprime en rien notre condition humaine. L'espérance ne saurait devenir un alibi à notre négligence ou à notre paresse. Nous restons soumis à l'éthique immanente à toute conduite de l'espoir humain. Discontinu, parce que la foi et l'espérance chrétiennes nous apportent la certitude qu'elles sont fondées en Dieu et attestées par le don du Christ qui est déjà venu et qui reviendra. C'est pourquoi nous devons écouter l'appel de la Première épître de Pierre: « *Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte* » (3,15).

Alexandre TOUSSAINT

*Chef d'établissement coordonnateur
Institution Notre-Dame Saint-François*

6. Cf. Jean DANIÉLOU, « Espoirs humains et espérance chrétienne », *Études*, novembre 1955, pp 145-155



Entre résilience et cicatrices transparentes

Grand prématuré, exsanguino-transfusé par deux fois dès la naissance, puis transfusé à plusieurs reprises, sauvé in extremis avec une concession réservée au cimetière, ayant échappé une deuxième fois à la mort, Jean-Philippe JOLY a été porteur chronique durant 37 ans du virus de l'hépatite C. Aujourd'hui guéri, il ose raconter son histoire, avec la parution de son livre « j'ai rencontré un virus » - The Book Éditions - et lors de conférences sur son parcours de vie, parcours plein de cicatrices transparentes, mais désormais orienté vers la voie de la résilience.

CV express

- **Cinquante et un ans**, marié, père de quatre enfants (12, 15, 18 et 20 ans).
- De formatage scientifique, conçoit désormais l'écriture comme un besoin et une thérapie.
- **Signe particulier** : n'abandonne jamais. **Surnom** : L'antivirus.
- **Aime ?** Les sourires et les cadeaux surprises, les fleurs sauvages et les nuages, la Lune et les missions Apollo, les solutions plutôt que les problèmes, l'école et ses valeurs.
- **N'aime pas ?** Les guerres, la souffrance des enfants, le racisme et l'intolérance, la violence routière et l'échec scolaire, les grincheux et les ronchons !
- **Principales armes** : sincérité et optimisme.

Plus qu'un simple mot...

Le mot « résilience » est en réalité entré dans ma vie il y a très peu de temps, au hasard d'une heureuse rencontre comme on peut parfois en faire dans notre quotidien.

Ce même mot que je ne connaissais pas vraiment m'a tout d'abord flatté pour finalement m'impressionner. C'est bien la première fois, que quelqu'un, me gratifie de cet état auquel seuls les plus grands méditants ou de grands personnages de ce monde peuvent prétendre selon ma propre vision des choses.

J'évoque là mes idoles parmi lesquelles: l'Abbé Pierre et le mouvement Emmaüs, sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama, Nelson Mandela, le père Pedro, Médecins Sans Frontières, Fred Haise (Apollo 13) ou encore Johnny Clegg (grand artiste Sud-Africain) et Peter Garrett (le chanteur des Midnight Oil) pour leurs très nombreux engagements respectifs.

Avide de comprendre la définition du mot « résilience », le dictionnaire papier (oui, il en reste un dans notre bibliothèque familiale) m'a quelque peu éclairé. Ce dernier évoque la notion de ressort... psychologique. Je ne me connaissais



pas de capacité rebondissante, ni d'aptitude particulière pour avancer dans la vie.

Quinquagénaire confirmé, je reste quelqu'un d'ordinaire, grand amoureux de la Vie, celle-là même qui a bien voulu de moi.

Malgré mon histoire, j'ai eu beaucoup de chance, comme par exemple celle de ne pas avoir subi de traumatismes de guerre, comme de trop nombreux enfants. J'ai également la chance de ne pas avoir de handicaps neurologiques et/ou moteurs suite à la prématurité et à ses complications dès les premiers instants.

Je n'ai donc rien de visible, juste des cicatrices transparentes... Elles me rappellent à l'ordre, de temps à autre, mais avec elles, je suis désormais seul maître à bord pour avancer et faire face.

La souffrance des enfants justement m'est insupportable et peut me plonger dans des états très compliqués. Même si j'ai pu bénéficier de nombreux apprentissages et outils pour arriver à rester debout, parfois, mon passé cicatriciel me rattrape.

À titre d'exemple, ma bulle de protection est bizarrement calibrée et très peu de personnes la connaissent et y ont accès. J'ai développé une sorte de sixième sens qui analyse en permanence mon environnement, afin de la préserver.

Mon passage très précoce dans les mains de la médecine, bébé, est sans doute responsable de cette hypervigilance permanente. Les bruits (autre exemple) soudains et d'origine non déterminée

m'agressent au plus haut point. À l'époque, même si des précautions étaient prises pour soigner les grands prématurés, la gestion de la douleur et des nuisances sonores était encore balbutiante.

Des briques soigneusement agencées...

Une évidence aujourd'hui, on ne tombe pas dans la résilience du jour au lendemain !

Il m'a fallu tout d'abord du temps pour découvrir, comprendre puis accepter mon propre parcours de vie. Après avoir échappé à la mort à deux reprises, la guérison du virus de l'hépatite C, virus hébergé durant trente-sept longues années (un record pour la médecine) sans dégâts apparents sur le foie, puis l'écriture et la publication d'un livre m'ont permis de mettre des mots sur mes maux. Sans le savoir, les premières briques étaient posées, discrètement, tout doucement.

Loin d'être un aboutissement, ce livre renferme en fait, avec le recul, presque toutes les autres briques. À titre d'illustration, à l'âge de vingt ans, j'ai traversé la France d'Ouest en Est à vélo avec un grand ami de l'époque pour rencontrer l'homme qui m'a sauvé. Je porte d'ailleurs sur moi en permanence sa lettre qui validait ma sortie de l'hôpital, date symbolique pour mes parents qui ont pu enfin me serrer dans leurs bras et me ramener à la maison. Cette rencontre, riche en émotions, était en effet l'une des briques de la résilience.

Mes parents, eux, et ils le savent désormais, sont bien plus résilients que moi, mes deux héros.

Si j'ai finalement survécu trois fois à la mort, c'est forcément beaucoup grâce à eux.

L'épisode africain a sans doute été le plus marquant extérieurement, mais à l'occasion de mon deuxième anniversaire, le 27 novembre 2021, marquant mon passage symbolique chez les quinquas, ils ont mesuré, cinquante ans plus tard, une nouvelle fois l'immense chemin parcouru grâce à eux.

Ils m'ont tout raconté, petit à petit, s'adaptant à ma quête de comprendre mon histoire, depuis le début. Cette soif abyssale de savoir ce qui s'était passé, en couveuse, lors des soins à quelques jours de naissance, puis sur les pistes défoncées de la Grande île après le passage d'un cyclone

tropical... s'est révélée plus prégnante durant le franchissement du troisième cap pendant l'administration des traitements contre l'hépatite C.

Mis à terre par la force des médicaments, j'ai trouvé dans mon histoire ainsi racontée par mes parents, une ressource inépuisable et indestructible. Enfin débarrassé de mon hôte, j'ai ainsi pu poser les autres briques, en grande partie avec l'écriture.

Sans point de départ

Depuis la guérison, j'ai depuis quelques années retrouvé un équilibre, sans coup de fatigue inexplicable, sans crainte, ni peur du lendemain.

N'ayant jamais connu un état initial normal, depuis la guérison il y a désormais plus de dix ans, je m'éclate chaque jour qui passe dans chaque chose que j'entreprends. Mon stock d'énergie semble inépuisable n'ayant aucun élément de comparaison. J'explique souvent que lorsque l'on tombe malade, prenons une simple grippe par exemple, notre état général se dégrade quelques jours ou quelques semaines puis revient à son niveau de départ. Dans ma situation, j'ai toujours été malade (sans le savoir) depuis ma naissance en lien avec les transfusions postnatales, dont les premières à trois jours après ma naissance, même si ce sang salvateur m'a inoculé le virus de l'hépatite C. Je n'ai donc jamais et ne connaîtrai jamais mon état initial. Difficile alors de comparer !

Cet état de fait reste parfois perturbant et difficile à appréhender. Sans antériorité, il a bien fallu malgré cette étape manquante, avancer et se construire.

Enfant, je me fabriquais des histoires où des personnes prenaient soin de moi, m'inventant

des maladies en m'endormant le soir quand les cauchemars ne me hantaient pas trop, malgré l'amour inconditionnel de mes parents et leur présence rassurante permanente. L'univers des blouses blanches a laissé des traces encore vives, ces fameuses cicatrices transparentes, mais maintenant je suis seul maître à bord pour avancer, avec une véritable rage de vivre.

D'un combat à un autre

Marié depuis plus de vingt-trois ans à la même femme, mon épouse, dévouée à la cause familiale (elle est maman à plein temps par choix) a tenu bon durant mes traitements. Sans elle, sans cette organisation et logistique permanente et parfaite, je n'aurais pas résisté à l'assaut des médicaments de l'époque. Accompagnant reste un rôle ingrat et délicat, où il faut sans cesse s'adapter aux humeurs et états d'âme du malade. Ce rôle joué dans l'ombre, elle l'a parfaitement exécuté.

Il y a six ans, quelques jours avant ce Noël 2016, les rôles se sont inversés... brutalement. La balle du cancer du sein a frôlé ma moitié et ces dernières années, je me suis tout à coup transformé en infirmier, kiné, médecin, psy, et même coiffeur dès l'instant où la chimiothérapie a commencé ses dégâts visibles... Ma guerrière a quant à elle tenu bon. Pour ma part, je m'étais juré de ne pas craquer durant ce marathon contre le cancer. Deux mastectomies, assorties de nombreuses séances de chimiothérapies et radiothérapie, TEP scan, IRM, prises de sang, RDV médicaux... et près de deux mille comprimés plus tard, le bout du tunnel semble enfin pointer son nez. Mon épouse est restée debout malgré les très nombreux effets secondaires. Elle s'était juré de résister pour les enfants. Elle a réussi. Quelle force !



Mais comment tenir encore à ses côtés ? Comment continuer à l'aimer malgré les dégâts occasionnés par le cancer ?

Même si je ne suis pas croyant, quelque chose de fort me pousse à faire face de nouveau. Mon propre parcours de santé et de vie, explique sans doute cette volonté farouche d'y croire à nouveau, même dans les instants les plus difficiles où l'abattement et la vrille sont toujours possibles. Une autre brique est désormais scellée, elle le sait.

**Chaque éclat de rire,
sourire ou regard complice
agit comme un dopant
naturel contre la morosité
ambiante, à consommer
sans modération.**

Un état d'esprit finalement

Non avare de sourires, j'aborde souvent les gens que je croise avec cette arme naturelle qui ne coûte rien et produit beaucoup.

Le plus difficile aujourd'hui dans mon quotidien ? Respecter les tracasseries et les plaintes des personnes que je côtoie quotidiennement ou rencontre pour la première fois, chacun ayant son échelle de problèmes. Il est clair que peu d'individus sont en capacité réelle de prendre du recul instantanément sur leur propre actualité. Je ne leur en veux pas, mais s'ils avaient les outils pour sortir de leur spirale individuelle négative, on gagnerait toutes et tous du temps à faire autre chose que de se lamenter sur son sort, même si cette étape est parfois nécessaire, à condition d'avoir envie d'avancer.

Je savoure donc chaque moment, chaque instant, aussi maigre soit-il, et la plupart du temps en silence comme par exemple quand les enfants, dans leur complicité grandissante, s'inventent des histoires, commentent à leur manière les tracasseries de notre société ou débusquent sur internet des reportages pertinents ou drôles. Je procède de même au travail où ma garde rapprochée peut compter sur moi en toutes circonstances, la réciprocité étant inévitablement vraie avec beaucoup de petites attentions quotidiennes. Chaque éclat de rire,



sourire ou regard complice agit comme un dopant naturel contre la morosité ambiante, à consommer sans modération. Vous pouvez essayer, c'est sans douleur et pour une fois pas besoin d'ordonnance ! [Rires...]

Des rencontres altruistes salvatrices

Depuis toujours, les gens et leurs parcours m'intéressent. Cette appétence a le mérite d'autoriser des occasions de découvrir des situations parfois simples, parfois complexes. Est-ce une manière de prendre du recul sur son propre parcours ? Probable, mais pas que.

Les expériences, virages ou autres remises en cause d'individus connus ou inconnus me fascinent. J'en retire une forme d'inspiration qui m'aide à prendre du recul sur mon propre parcours, mon rôle et ma place dans cette chienne de vie.

Mais oser s'autoriser la rencontre avec l'autre, dans son modèle du monde, sans jugement et avec attention, reste un exercice particulièrement délicat.

La quantité ne faisant pas la qualité, je creuse ces parcours quand bon me semble, au gré des opportunités, dans une démarche altruiste, car je n'attends rien en retour, même si un sourire de temps en temps me procure un bienfait monumental. Ce même sourire m'a sans doute manqué dans les premières années de vie, mais il représente beaucoup à mes yeux aujourd'hui.

La brique ultime ?

La résilience ne s'improvise pas. On peut espérer s'en approcher, pas à pas, mais la remise en cause est permanente.

Traverser des épreuves traumatisantes, puis en faire une force, durable et stable, comme une sorte d'anti-fragilité relève d'un défi que je croyais impossible.

S'en sortir (vivant), puis devenir acteur de son parcours de vie reste finalement un privilège dont peu de personnes ont conscience, tout comme vieillir d'ailleurs. Mais depuis quelques années, il me manque une brique pour consolider l'édifice de ce que je suis devenu.

Enclin à me soucier du bien-être des autres, je me suis autoconvaincu que, « *le bonheur est un état d'esprit où le plaisir et la douleur n'existent pas* » d'après le sage Indien Baba Hari Dass.

Je me suis très probablement oublié, croyant dur comme fer que je n'avais plus droit à rien. Et même que ce rien n'avait pas grand intérêt.

La même personne qui m'a soufflé le mot « résilience », m'a donc convaincu de prendre soin de moi, et ainsi poser cette dernière brique égarée dans ma construction. Cette indéfectible et sincère attention est aussi précieuse que salvatrice.

« Une aptitude à se construire et à vivre de manière satisfaisante, en dépit de circonstances traumatisantes. » (Définition du dictionnaire)

Lors d'une conférence, l'une des organisatrices, qui avait chauffé la salle avant ma prestation, a conclu celle-ci, dans un tonnerre d'applaudissements, en clamant haut et fort, que j'étais quelqu'un d'extraordinaire.

J'ai ajusté ses propos, en rappelant que je n'étais que quelqu'un d'ordinaire. Mes parents méritent ce qualificatif, haut en couleur. Elle a achevé ce temps fort, en me qualifiant alors d'extra !

L'essence même de la résilience est peut-être là, dans ce partage d'une tranche de vie pas tout à fait comme les autres.

À partir de l'instant où toute cette histoire, la mienne, puisse servir aux autres, alors d'accord, la résilience a sa place..., sans cicatrice.

Le Lycée Saint-Jacques de Compostelle et moi ?

Initialement sollicité durant plusieurs années pour participer à des jurys d'examens (BTS Métiers de l'Eau) en tant que professionnel de l'eau, mais aussi pour accueillir des stagiaires, j'ai donc découvert cet établissement scolaire progressivement. J'y ai trouvé, outre une vraie qualité d'accueil, une âme. Naturellement, nos échelles de valeurs se sont trouvées alignées, en phase, facilitant les échanges. Un projet de première conférence est ainsi né, puis d'autres ont suivi.

Saint Jacques de Compostelle et ses équipes m'ont offert mon premier espace de parole, c'est énorme ! Merci à Myriam, Laëtitia, Isabelle et Cyril pour tous ces temps d'échanges et de confidences.

Je recherche d'autres espaces pour poursuivre mon chemin vers la résilience voire au-delà. Raconter pour soulager ses maux avec des mots demeure essentiel. Témoigner et partager ses cicatrices transparentes dans le but d'être utile aux autres, donne du sens à ce même chemin de vie, une chance.



Jean-Philippe JOLY

Le temps des gratitudes

Mercredi 31 août 2022... Aujourd'hui, c'est la journée de prérentrée. C'est toujours un temps important, de retrouvailles, d'échanges, de réflexions et d'informations, une mise en route qui lance l'année scolaire et lui donne une certaine couleur.

Nous sommes 140, réunis dans la salle polyvalente qui bruisse formidablement... Ceux-là se donnent des nouvelles après les semaines de vacances estivales. D'autres font connaissance avec les nouveaux arrivants. Certains commencent à évoquer des projets communs. Quelques-uns sont silencieux, fixant l'écran sur lequel est projetée une vidéo prise sur le bord de mer au moment du lever du soleil, attentifs au bruit du ressac qui affleure, malgré l'ambiance sonore habituelle de rentrée des classes...

Progressivement, les lumières s'amenuisent, plongeant la salle dans une légère pénombre. Ambiance qui devient feutrée, silence qui s'installe et dure quelques instants...

Puis, quelques notes de piano... Les accords résonnent clairement, alors que sur l'écran, le mouvement des vagues s'échouant sur la rive semble suivre le mouvement de la musique.

Dans la coulisse, un petit groupe attend patiemment... Chacun tient à la main une lettre reçue au cours de l'année scolaire écoulée. Chaque membre du Conseil de direction va ainsi prendre la parole au micro et être, à tour de rôle, la voix d'un parent, d'un élève, d'un ancien élève...

C'est le temps des gratitudes, offert à la Communauté...

Laurence BÉRAUD-SCHMITT



Ma fille, Marie, a fréquenté votre établissement de 2015 à 2018. Lorsque vous l'avez accueillie, elle était en rupture scolaire. Vous avez pris le temps de l'accompagner, vous l'avez aidée à reprendre confiance en elle. Elle a obtenu un BAC ST2S qui lui a permis de s'inscrire à La Croix Rouge pour préparer le diplôme d'éducateur spécialisé, qu'elle vient d'obtenir. Je tenais à vous en informer et à vous renouveler toute ma gratitude. Bien cordialement, Sylvie D.



Nous voulions vous remercier pour ces deux demi-journées « Orientation et Vocation », consacrées aux terminales. Notre fille Victoire est revenue enchantée. Elle décrit des moments riches et intéressants, tant pour se connaître mieux elle-même, que pour aller plus simplement et plus en vérité à la rencontre des autres. Elle dit que l'ambiance de sa classe est différente.

Nous recherchions, en inscrivant nos enfants dans un établissement privé, une formation de leur être tout entier et pas seulement une solide instruction. Merci pour cela.

Nous vous laissons le soin de remercier toutes les personnes qui ont participé à la réussite de ces journées.

Recevez nos sincères salutations.

Priscille et Emmanuel B.



Nous souhaitons vous remercier pour l'année scolaire qui s'achève. Que ce soit humainement ou scolairement, vous avez su mettre Grégoire en confiance, vous mettre à sa portée, le valoriser et lui apporter tellement. Il gardera un excellent souvenir de sa Sixième.

Nous vous remercions également d'avoir organisé le travail à poursuivre à l'hôpital.

Nous vous souhaitons bon courage pour la fin de l'année, puis, quand le moment sera venu, de belles vacances.


Bien cordialement.

Catherine et Olivier K.

Merci pour cette merveilleuse année de 6^e. Je suis déçu de ne pas faire cette fin d'année avec vous, mais j'étais fatigué. J'ai bien aimé car vous m'avez accueilli comme un enfant comme les autres. J'ai découvert des amis fantastiques que j'aimerais retrouver l'année prochaine.

Lundi matin, j'entre à l'hôpital d'Aix et je commence ma première séance de kiné. Je vais vous surprendre !

Grégoire K.




Je vous remercie de toutes ces années où vous m'avez donné la force d'avancer avec confiance, bonheur et dignité.

Les souvenirs du Gospel, des sorties ou encore des cours resteront dans mon cœur à jamais. Je remercie également le personnel de la pastorale, Monsieur Morin ainsi que Recado et les autres intervenants pour tout ce que vous m'avez apporté et appris.

Je m'efforcerai de suivre votre exemple en terminale, dans mon nouveau lycée, ainsi que dans ma vie future.

Je vous remercie tous.

Lucas S.




Je tenais tous à vous remercier pour votre investissement et votre suivi des élèves depuis toutes ces années.

Depuis le CP, mon fils Benjamin est scolarisé dans ce bel établissement qu'est le Cours Fénelon et toutes les années passées à vos côtés ont permis à Benjamin d'acquérir de belles valeurs qui sont les vôtres.

Un grand merci et avec beaucoup de Nostalgie, je vous souhaite à tous un bel été, une excellente continuation.

Très cordialement
Christel F.



Nous voulions vous remercier de cette année riche en émotions. Nous avons pu constater une certaine bienveillance et écoute très appréciable lors de cette année au Cours Fénelon pour nos trois enfants dans les diverses classes, que ce soit au niveau de la Direction, des éducatrices et des enseignants...

Nous avons apprécié cet accueil ainsi que ce suivi bien réel et individualisé de l'élève tout en respectant sa personnalité. L'année a été riche et même si, au sein de la Direction, vous n'avez pas un métier facile car vous nous côtoyez, nous les parents, bien plus souvent pour du "négatif" c'est-à-dire quand il s'agit de désamorcer une situation à problèmes ou complications, mais nous voulions souligner que nous avons particulièrement apprécié votre implication forte et votre motivation à faire avancer et évoluer les choses avec efficacité...

Nous avons hâte de vous retrouver l'année scolaire prochaine pour deux de nos enfants. Passez un bel été !

Bien cordialement,

Geneviève & Cédric LE B.

La Providence

En 2017, après neuf années passées à la direction d'un ensemble scolaire en Basse-Normandie, j'ai pris la décision de chercher un nouvel établissement scolaire. En ce sens, j'ai rencontré le directeur diocésain pour lui faire part de mon envie de mouvement. Me sachant très attaché à ma région d'origine, il me dit « La Bretagne évidemment! ». Ce à quoi je lui ai répondu que j'étais ouvert à tout, y compris une expérience à l'étranger. Je lui apprends alors que j'ai vécu une partie de mon adolescence au Sénégal et il me dit en retour qu'il connaît très bien le directeur diocésain du diocèse de Dakar, le Père Diouf. Il l'a alors appelé devant moi et la Providence a fait qu'un poste de directeur adjoint venait d'être créé pour l'homologation au programme français des Cours Sainte Marie de Hann à Dakar. Un peu plus tard, j'ai postulé alors que je me trouvais avec des élèves au Québec par moins 20 degrés et j'ai appris que ma candidature avait été acceptée, lors d'une réunion des DRA DD du Synadic à Paris. Le hasard n'existe pas...

Choisir la vie

Choisir la vie. Facile à dire. Plus difficile parfois à mettre en œuvre. Il faut embarquer la famille, quitter le petit village de Tinchebray dans l'Orne pour une grande capitale africaine; pour mes enfants, quitter un collège à taille humaine pour un établissement de presque 5000 élèves de 70 nationalités différentes; tout vendre ou stocker à droite et à gauche pour partir à l'aventure avec en tout et pour tout 7 valises et une guitare, élément essentiel au partage et à l'intégration; enfin quitter l'environnement sécurisant du diocèse de Séez pour un challenge d'homologation d'un programme français AEF (Agence pour l'enseignement français à l'étranger) dans un établissement catholique sénégalais à trois programmes (sénégalais, français et bilingue). Dans son livre intitulé *Kilomètre zéro*, Maud ANKAOUA avance que seuls deux sentiments nous dirigent: l'amour et la peur. Elle nous invite à chaque décision à choisir le premier plutôt que le second. Lorsque je me suis retrouvé seul à l'aéroport de Dakar avec mon épouse et mes deux



Cérémonie du dialogue des religions - 31.01.2019

enfants et que personne n'est venu nous chercher parce qu'ils pensaient que j'arrivais le lendemain, je n'ai pu m'empêcher de penser au Christ dans sa barque, réveillé par ses disciples lorsque la tempête se lève. Je dois avouer bien modestement que ce jour-là j'ai été un « homme de peu de foi ».



Inauguration du forum des métiers inter-établissements - 23. 11.2018

Une expérience professionnelle intense

Le processus d'homologation au programme français, mené en équipe avec succès, a duré deux ans. Ce fut intense tant le challenge était énorme ! En effet, comment imaginer au départ pouvoir mettre en place des instances d'un établissement public français dans un établissement qui a déjà ses propres élus, où la place des élèves n'est pas celle que nous connaissons en France, où la culture et la transmission orale viennent se heurter souvent aux enquêtes et comptes rendus divers que je devais réaliser. Deux mondes s'opposaient.

J'ai eu cependant beaucoup de chance. Tout d'abord celle de travailler avec André SONKO, directeur général des Cours Sainte Marie de Hann, grand ami de Léopold SÉDAR SENGHOR dont il a été le ministre de l'Éducation durant 9 ans. Auprès de lui, pas d'ordinateur ! Une énorme capacité d'écoute et des notes prises à la main. Et surtout une confiance extraordinaire accordée à ses collaborateurs, de celle qui donne envie de se surpasser à tout moment.



Accueil de l'ambassadeur américain - 20.03.2018

Choisir la vie, c'est aussi choisir celle des autres. Et apprendre une langue, c'est avoir l'envie de découvrir l'âme d'un peuple. Je me suis donc évertué à apprendre la woloff (langue de l'ethnie majoritaire à Dakar). Ainsi lorsqu'un Sénégalais vous remercie (« Dieureudieuf »), Vous lui répondez « Amoul solo. Nio far » qui signifie « Il n'y a pas de problème, on est ensemble ». J'ai toujours pensé que ces mots auraient pu être des paroles du Christ. Ainsi, je terminais toujours mes discours par ces quatre mots, tant et si bien que « Monsieur Nio Far » est rapidement devenu mon surnom.

Choisir la vie, c'est aussi aller à la rencontre. Certes, mes amis sénégalais utilisent les mails pour communiquer. Toutefois, lorsqu'il faut négocier, rien de mieux que de prendre son bâton de pèlerin



Carnaval Mariste - 5.03.2019

et arpenter ce gigantesque village qui emploie 500 personnes. Aller rencontrer un préfet d'études, c'était prendre la matinée, commencer par le partage du thé, puis demander des nouvelles de la famille, de la santé, prendre soin les uns des autres avant de discuter.

Choisir la vie, c'était aussi inciter d'autres français enseignants à venir tenter l'aventure à Dakar. Gérer les réticences, les peurs, trouver des logements, rassurer les conjoints.

Choisir la vie, c'était vivre des temps de rencontres extraordinaires: la cérémonie du dialogue des religions au Cours Sainte Marie de Hann qui accueille 80 % d'élèves musulmans, la rencontre émouvante des ambassadeurs allemands et israéliens autour d'une exposition sur la Shoah,



Remise des palmes de la reconnaissance
par André SONKO - 27.06.2019

la visite insolite de l'ambassadeur des États-Unis tentant de justifier la politique de Donald TRUMP juste après son élection, la rencontre avec Mohamed MBOUGAR SARR bien avant qu'il ne reçoive le prix Goncourt...

Une expérience familiale enrichissante

Choisir la vie, ça a été l'acceptation de vivre les montagnes russes ou profondes détresses et moments extraordinaires se succèdent. D'un côté, invasion de moustiques en tous genres, coupures

d'eau et d'électricité pendant plusieurs jours parfois, mal du pays, chaleur extrême en période d'hivernage... D'autre part, joyeuses rencontres et soleil dans les cœurs, paysages magnifiques de Casamance et du Siné Saloum, découverte de la culture sénégalaise, quitter son pays pour mieux le redécouvrir ensuite.

Une quête de soi

Quitter son pays, c'est laisser loin ceux qu'on aime et ce qu'on aime. Rentrer au pays, c'est redécouvrir des choses simples qui nous paraissent naturelles au quotidien mais qu'on finit par oublier parce que c'est normal : l'eau, l'électricité, le bon fromage, le bon pain, les 4 yaourts à moins de 12 euros... J'ai beaucoup aimé mon expérience professionnelle au Sénégal : elle m'a permis d'apprécier le retour aux sources dans l'Enseignement Catholique en France, d'apprécier encore plus les repères que nous avons en commun, de partager plus intensément nos richesses.

En quittant Dakar pour rejoindre Marseille, j'ai encore choisi la vie : la mer proche reste un pont entre moi et mes frères sénégalais, bretons, normands, québécois.

Cyrille PERRONNO



Cérémonie du dialogue des religions - 31.01.2019

Dans le cocon de l'atelier d'écriture partagé, là où les cœurs s'ouvrent...

Des jeunes, réunis en demi-groupe classe, sans s'être choisis; des jeunes qui acceptent de plonger à l'intérieur d'eux-mêmes pour entendre en eux les retentissements de quelques lignes d'un auteur et qui les écrivent sur leur cahier, spontanément, sans retenue; des jeunes, qui osent partager leurs écrits dans l'écoute et le respect mutuel, sans jugement; ces mêmes jeunes, accueillant, quand elles se présentent, les émotions de leurs pairs ou les leurs. Des jeunes qui disent combien les ateliers les touchent, leur plaisent et qui en redemandent pour l'année suivante.

Qui sont les jeunes qui participent aux ateliers ?

Ces jeunes, ce sont ceux de nos établissements scolaires, ceux qui, au quotidien, dans la masse, se cachent et ne veulent pas se distinguer, par crainte du regard des autres, freinés souvent aussi par le regard qu'ils posent sur eux-mêmes. Ce sont ceux qui ne feraient pas le choix, dans la vie de tous les jours, de s'arrêter, dans le calme, de se laisser guider vers leur essence, et de partager ensuite qui ils sont vraiment à leurs camarades.

Dans le collège où j'enseigne, ce sont tous les élèves du niveau 5^e qui participent. Les groupes sont formés en début d'année, de façon aléatoire ou répondant à certaines obligations, d'options dans l'emploi du temps par exemple. Au premier atelier, chaque élève apporte son cahier et un crayon. Il s'assoit à la place qui lui est attribuée et qu'il gardera toute l'année. À l'atelier, on ne choisit pas sa place; c'est une première contrainte, qui comme les autres, rend plus libre: pas de papotage avec un camarade, on est centré sur soi ou attentif à l'autre. Alors, la magie peut opérer !

Comment se déroule une séance ?

Chacun se pose tranquillement à sa place avec un premier rituel : écrire dans la marge du cahier la date, la séance... Dans le même élan de retour à soi, une première activité courte d'introduction peut être proposée, selon le thème de la séance: « *J'aime..., j'aime pas...* », des phrases de psychologie projective à compléter « *Le père de Mateo... J'ai toujours peur de... Ce que je demande à la vie, c'est..., des inventaires sympathiques (Choses à contempler... Choses qui font battre le cœur...)* ».

Le groupe se laisse alors glisser tout naturellement dans un deuxième temps : celui de l'activité centrale



inspirée par les écrits d'un auteur. Quelques lignes sont lues par l'animatrice, sans que les élèves ne les aient sous les yeux. L'écoute attentive de chacun est donc dirigée vers des mots de Georges PÉREC, Boris VIAN, Anny DUPEREY, Jorge Luis BORGES...

L'atelier est un lieu où la finalité n'est pas le texte mais le mouvement entre plongée à l'intérieur de soi puis don de ce que chacun porte de plus précieux et écoute de ce que l'autre a découvert et partage à son tour.

Dans la séance 2, par exemple, les élèves écoutent des souvenirs individuels et collectifs de Georges PÉREC extraits de son livre *Je me souviens*. À leur tour, ils en écrivent une dizaine sur leur cahier. Et ils savent qu'il n'y a pas à réfléchir, pas de niveau à atteindre, pas de camarades à faire rire ou à impressionner. Non ! Il y a juste à laisser émerger et à noter aussitôt une dizaine de souvenirs qui vont se présenter à cet instant T. Ensuite, chacun les partagera au groupe et l'un des participants en retiendra un

dans la liste, l'ayant écoutée avec le cœur et ayant entendu qu'il est précieux pour celui qui l'a écrit.

Dans un dernier mouvement, les participants dérouleront par écrit leur souvenir : c'était où et quand ? Avec qui ? Qu'est-ce que j'ai ressenti ?... Et cette dizaine de lignes sera offerte aux autres participants. Offerte, parce qu'il s'agit véritablement d'un don de soi : un temps partagé avec des arrière-grands-parents, la perte de l'animal bien-aimé, l'arrivée dans un nouveau collège, le déménagement d'un copain, la naissance d'un frère ou d'une sœur... Dans la joie ou la tristesse, l'expression de l'émotion causée par le souvenir est un cadeau aux autres : oser se dire et accueillir, dans la confiance, l'ouverture, le dépouillement parfois...

Comment mettre en place cet atelier dans une structure scolaire ?

Chaque établissement, dans sa spécificité, trouvera ses astuces pour permettre que les ateliers puissent avoir lieu. Là où j'enseigne, les ateliers sont proposés à tous les élèves du niveau 5^e. Y compris aux élèves qui rencontrent des difficultés pour écrire. Car on l'a bien compris : l'atelier est un lieu où la finalité n'est pas le texte mais le mouvement entre plongée à

l'intérieur de soi puis don de ce que chacun porte de plus précieux et écoute de ce que l'autre a découvert et partage à son tour. Quelques mots sont tout aussi puissants qu'un beau texte, quelques étoiles dans les yeux pour parler de tracteurs, de pêche en rivière ou de sorties avec une mamie surprennent des élèves qui n'entendent pas certains camarades dans le contexte habituel de la classe et qui ne savent pas aptes à pétiller et à être heureux dans d'autres circonstances !

Le cycle 1 d'atelier d'écriture partagé compte 12 séances d'une heure (55 minutes). Chaque classe participe en demi-groupe et alterne entre permanence et atelier, une semaine sur deux. Même pour les ateliers du vendredi après-midi et contrairement peut-être à ce que l'on pourrait croire, les élèves viennent heureux et sans rechigner !

Qui peut animer un atelier d'écriture partagé ?

Pour animer un atelier d'écriture partagé, il faut avoir été formé au niveau 1. Sur un créneau de deux jours (14 heures), les personnes inscrites à la formation vivent personnellement les séances qu'elles partageront ensuite dans les mêmes conditions avec les élèves. Elles reçoivent les textes et les informations nécessaires pour l'animation de l'atelier et la posture à adopter pour l'accompagnement des élèves au sein de l'atelier. Il est possible de recevoir une formation en interne dans l'établissement ; il est également possible de s'inscrire sur des créneaux de formation déjà fixés. Ces formations peuvent être prises en charge par Formiris

Les adultes de l'établissement peuvent-ils bénéficier des bienfaits de l'atelier d'écriture partagé ?

Les bienfaits indiqués pour les élèves sont tout naturellement les mêmes pour les adultes. Ce qui se partage au sein de l'atelier est soumis au principe de confidentialité pour tous les participants et permet donc à chacun de partager et de recevoir en toute confiance. « *Nous ne nous connaissions pas et après une matinée de formation, nous avons déjà tissé des liens très forts entre nous,* » partageait une participante à une formation. Indéniablement, proposer les ateliers à des équipes d'adultes contribue à consolider des relations de qualité entre les participants, qu'ils soient collègues ou parents d'élèves !

Qu'en disent les élèves ayant vécu l'expérience ?

Écrire pour...

Soi-même
Que les autres comprennent
ce que l'on a à dire
Communiquer
Penser, Partager nos phrases
nos émotions, nos souvenirs
S'améliorer
S'exprimer, se souvenir
Exprimer ce que l'on pense vraiment
Que les autres me connaissent
Libérer la parole
Dire ce que je ressens vraiment
Dire sans parler
Dire ce qui nous passe par la tête
Pour le plaisir du mouvement d'écrire
et pour remplir des pages
Se détendre,
Me rappeler mes souvenirs
Mieux se connaître soi-même

Dans l'atelier, j'ai aimé...

Que chacun écoute les autres
Partager nos phrases
à la fin des temps d'écriture
Que l'on évoque nos souvenirs
Rigoler ou se mettre dans la peau
de celui qui partageait
L'ambiance et le fait de pouvoir
m'exprimer plus librement
Découvrir la vie des autres
Qu'on soit un petit groupe
Voir que nos imaginations
étaient différentes
S'écouter, parler, penser
La liberté de dire ce que l'on pense
et la confidentialité
L'entente et le partage
Toutes les choses



Grâce à l'atelier d'écriture partagé...

J'ai découvert que c'est important de se souvenir de notre enfance
J'ai découvert que je suis un peu rigolo et que j'ai bien rigolé dans mon enfance
J'ai découvert qu'on n'est pas tous pareils
J'ai découvert que j'avais plein de choses à raconter
J'ai découvert que partager des choses aux autres, c'est dur !
J'ai découvert qu'on a tous des points communs et des différences, qu'on est tous différents les uns des autres. Et que certains vivent des moments tristes et d'autres joyeux
J'ai découvert la vie de mes camarades
J'ai découvert que j'ai pu parler devant les autres et prendre plus confiance en moi
J'ai découvert que je ne suis pas forcément ce que je pensais être
J'ai découvert que je pouvais écrire de belles choses et que l'atelier m'a aidée à regarder différemment les choses
J'ai découvert que nous n'avons pas tous la même vision des choses
J'ai découvert que je ne savais pas tout sur moi et qu'avec les mêmes bases, tout le monde fait quelque chose de différent

Partager son écriture, c'est...

Ressentir l'opinion des autres
Bien pour mieux connaître les autres
et nous faire connaître à eux
Dire ce qu'on a à dire
Bien pour prendre confiance en soi
Revivre les moments
Se dévoiler aux autres
Dire ce que l'on pense
Dire aux autres
Parfois gratifiant !
Pas si simple, des fois !
Bien !
Ne pas avoir honte de dire
ce que l'on pense
Apprendre à mieux communiquer
Partager son ressenti
sur chaque sujet !



C'est un atelier avant tout centré sur la personne en tant qu'entité interdépendante.

C'est un espace où les règles du jeu sont simples : chacun lit sa production aussitôt après l'avoir écrite, à tour de rôle et en toute humilité. On n'est pas là pour écrire de jolies choses mais pour accueillir ce qui va nous traverser grâce à cette situation particulière de communication fluide, humaine, sensible.

C'est être complètement soi et l'être grâce aux autres !

C'est un lieu où le silence émet un son : celui des plumes sur le papier, celui des cœurs tendus, celui des voix qui se taisent...

Quels bénéfices apportent les ateliers d'écriture partagés à une structure scolaire, d'un point de vue individuel et collectif ?

À l'heure où nos élèves rencontrent des difficultés relationnelles, à l'heure où ils ne sont pas formés à regarder à l'intérieur d'eux-mêmes, pour y rencontrer ce qu'ils sont, dans leurs fragilités et dans leurs forces, à l'heure où la rencontre avec l'autre est rare ou bien se produit dans le manque de respect ou de confiance, l'atelier d'écriture partagé est un véritable creuset de paix et les témoignages des élèves le révèlent.

Je peux également attester, pour l'avoir vécu à maintes reprises, que les regards sur l'autre changent, entraînant des répercussions positives dans les autres lieux de vie du collège. Après une séance, un élève m'a fait cette remarque à propos d'un élève « populaire » de sa classe : « *Mais madame, en fait, Antoine, il a rencontré des difficultés dans sa vie, lui aussi. Je l'ai compris parce que je l'ai vu pleurer. Je n'aurais jamais pensé que ça pouvait être le cas* ». Ces échanges sont fréquents et montrent combien l'atelier permet à chacun de s'exprimer selon ses besoins, d'être

entendu, de changer son regard, et d'évoluer avec plus de confiance, en lui et en l'autre. C'est aussi pour cela que les élèves me disent fréquemment que les ateliers devraient être proposés à tous les niveaux du collège !

Les regards sur l'autre changent, entraînant des répercussions positives dans les autres lieux de vie du collège.

Rejoignez-moi, sur mon site, par mail ou par téléphone ! Nous pourrions échanger et étudier la mise en place d'une formation afin de découvrir et d'offrir aux élèves, et peut-être à d'autres acteurs de votre établissement, ces temps privilégiés que sont les ateliers d'écriture partagés.

Marie-Jo GRASSET-ORY

mariejo.grasset@orange.fr
<https://salomegrasset01.wixsite.com/ateliersecriture>

La confiance dans la relation éducative

Lors de l'assemblée générale de rentrée des chefs d'établissement du diocèse de Rennes, Louis LOURME, chef d'établissement et philosophe sont intervenus sur cette thématique de la confiance.



Louis LOURME est chercheur associé en philosophie à l'université Bordeaux Montaigne. Il dirige par ailleurs l'établissement Saint-Joseph de Tivoli à Bordeaux, sous tutelle jésuite.

Il a publié récemment un ouvrage collectif : *Éduquer, c'est-à-dire ?*, et un article sur le concept de "charité éducative" dans le numéro d'octobre de la revue *Études* (voir l'interview de Louis LOURME dans le numéro 119 du Bulletin).

À partir d'expériences concrètes de notre quotidien professionnel et personnel vous trouverez dans cet article les grandes lignes d'une intervention qui donne une proposition de définition de la confiance, ce qui la caractérise et la place de la confiance dans la relation éducative et dans l'enseignement catholique en particulier.

À qui ou à quoi associe-t-on le concept de la confiance ou une expérience de confiance ?

Ces expériences sont très diverses, au quotidien envers des personnes proches, avec les professionnels qui nous entourent, mais aussi avec les outils que l'on utilise, dangereux ou pas. Dans tous ces cas « j'accorde ma confiance » quels que soient les enjeux, mais je prévois les choses possibles, je prends des précautions car je sais que les choses peuvent se passer correctement ou pas. Finalement je fais le pari que les choses vont se passer comme je souhaiterais qu'elle se passe. Il y a donc des choses qui dépendent de nous et une fois fait ce qui dépend de nous, on s'en remet à ce que l'on peut anticiper pour faire ce qui ne dépend pas de nous. La confiance est donc d'abord une attitude de pari, c'est anticiper que les choses puissent se passer d'une certaine manière.

Cette définition de la confiance fonctionne pour la plupart des événements de notre vie ? Louis LOURME fait remarquer ainsi que notre vie quotidienne est continuellement traversée par ces expériences de confiance. La confiance n'est

donc pas extraordinaire et même si parfois certains événements nous ont fait vivre une expérience marquante qui sort de l'ordinaire, nous vivons en permanence dans une sorte de régime de confiance envers les autres. Il est d'ailleurs difficile d'imaginer un monde où nos a priori seraient constamment remis en cause. La norme qui caractérise notre rapport au réel est donc bien plus basée sur la confiance que sur la défiance. On met en avant ici un processus mental « l'induction » qui consiste à dire que si j'ai l'habitude de voir un événement se reproduire alors j'induis qu'il se produira toujours. C'est un réflexe psychologique et donc la confiance est très banale, on ne peut pas faire sans confiance et c'est la méfiance qui introduit la rupture dans le quotidien de nos vies. La confiance est un pari, elle est variée, très commune et fonctionne par anticipation.

La confiance est-elle seulement quelque chose que je donne que j'accorde ?

La confiance peut être accordée mais elle peut aussi être reçue. Ces expériences sont plus personnelles et évoquent des situations où d'autres que nous, nous ont fait confiance. Ce que signifie que ces personnes ont cru en nous, voire ont cru en nous plus que nous-même. Ces expériences sont souvent marquantes car dans ce cas, une autre personne

pose un regard plus grand sur nous, et devient un levier de notre propre croissance. Trois points sont mis en évidence dans cette situation :

- La confiance génère de la peur, de l'inquiétude chez celui qui la reçoit.
- La confiance est structurante, elle ouvre la conscience. Dans certaines situations un autre que moi est mieux placé que moi pour voir ce que je veux.
- La confiance a supposé qu'un autre me voit plus grand que je ne me vois.

Qu'est-ce qui finalement caractérise la confiance ?

La confiance n'est pas un absolu. Il n'est pas possible de faire confiance en tout ou à quelqu'un pour tout. Il y a toujours un contexte à la confiance, elle est relative à une personne, à un moment, à une histoire... Elle n'est pas binaire, ce n'est pas oui je te fais confiance ou non je ne te fais pas confiance mais il y a une échelle de la confiance qui se situe entre les deux.

La confiance fonctionne avec une temporalité double. Un à posteriori, il faut qu'il y ait reconnaissance préalable pour instaurer une relation de confiance et un a priori car c'est un pari



comme évoqué précédemment. C'est une relation inductive entre le passé connu et le futur qui n'est pas encore là.

Par la confiance on reconnaît une forme de liberté de l'autre. J'accorde ma confiance à l'autre avec la connaissance que j'ai de lui mais il demeure toujours une incertitude dans mon rapport à l'autre. La confiance peut donc être déçue et je reconnais ainsi ma dépendance à la liberté de l'autre. Cela étant même si je suis déçu, la confiance peut être maintenue même si des raisons objectives de l'accorder disparaissent car malgré cet écueil « je peux toujours croire en lui » en me détachant du réel.

**Par la confiance
on reconnaît une forme
de liberté à l'autre.
Elle peut être déçue
et je reconnais ainsi
ma dépendance à la liberté
de l'autre.**

L'origine de la confiance: les raisons et les justifications sont de différents ordres et sont souvent multiples souvent les justifications sont souvent liées au domaine dans lesquelles la confiance peut s'exprimer. J'accorde ma confiance à mon comptable parce que je sais qu'il a les compétences pour ces tâches et on le fait spontanément.

La confiance m'engage: la responsabilité de l'engagement est partagée. C'est un pari sur l'autre mais moi aussi je m'implique avec toi dans cette nouvelle relation. De même lorsque je reçois la confiance, je la reçois de quelqu'un et lui aussi est engagé par cet acte dont il faut qu'il puisse rendre compte.

Quel est le statut particulier de la confiance dans l'enseignement catholique?

C'est un concept qui est utilisé de manière très ordinaire dans la vie professionnelle et personnelle qui renvoie à quelques éléments fondamentaux dans le domaine éthique, anthropologique et qui a une résonance particulière dans le domaine éducatif.

Le domaine éducatif n'est pas seulement du domaine de l'école, il peut se décliner dans le cadre de la famille, du sport, d'une école de musique...



Pour l'école, la confiance n'est pas seulement l'apanage de l'enseignement catholique car l'éducation nationale s'est approprié également le concept dans une loi du 26 juillet 2019, Jean-Michel BLANQUER « l'école de la confiance ». Cette appellation indique qu'elle peut aussi servir à qualifier l'école de la république et que la confiance peut être un cap légitime pour toutes les écoles.

Il y a donc un statut particulier de la confiance dans la relation éducative et les raisons de ce statut particulier sont doubles: la première étant que la confiance dans le jeune est une condition préalable indispensable à un acte d'éducation. On introduit là le « Postulat d'éducabilité ». Ce postulat désigne une forme de résistance au déterminisme qui pèse sur l'enfant ou tout individu. Il affirme une ouverture fondamentale de l'être, l'homme n'est jamais clos et il n'est pas la somme de déterminisme. Si un être est éduicable, il n'est ni défini ni achevé une fois pour toutes. Cela permet une espérance permanente car l'éducation est donc toujours possible.

Le premier acte de confiance dans la relation éducative consiste donc à libérer ses sujets de ses déterminismes par l'éducation tout en reconnaissant au préalable la liberté du sujet. Dans notre fonction de chef d'établissement, nous devons avoir un regard particulier sur le besoin de confiance qui caractérise l'éducateur lui-même. Il n'y a pas que le jeune qui a besoin de confiance dans la relation éducative mais l'éducateur a lui aussi besoin que cette confiance lui soit dite,

répétée. Ce principe de confiance doit être pensé, être traduit de façon institutionnelle dans nos établissements. La vie d'équipe doit permettre de créer des lieux, des temps où la confiance est redite. Faire confiance c'est à la fois, le dire et accorder des responsabilités.

Une école doit donc favoriser la relation de confiance, inviter à redire la confiance faite aux acteurs de cette école et promouvoir ces liens qui sont un préalable nécessaire à l'apprentissage et à la formation des jeunes.

La confiance peut être associée à l'acte éducatif quelle que soit l'école ou le réseau mais ce lien de confiance, la relation et sa valeur ne sont-ils considérés d'une façon particulière dans l'enseignement catholique. Louis Lourme souligne là, la manifestation du caractère propre de notre école et cela pour trois raisons.

Tout d'abord, les parents choisissent et ce choix préalable est la manifestation qu'ils nous font confiance. Ensuite la relation éducative dans un établissement chrétien est fondée sur un rapport

Le principe de confiance doit être pensé, être traduit de façon institutionnelle dans nos établissements.

au temps. Il y a une espérance chrétienne qui est première dans notre rapport à l'éducation, une certaine vision de l'homme et de son éducation. Enfin, la confiance dans l'enseignement catholique est spécifique dans notre rapport au monde. Ce n'est pas seulement préparer les jeunes au monde mais le fait de l'incarnation fonde notre pratique avec un certain regard au monde et sur le monde. Il n'y a pas d'opposition entre le spirituel et le temporel, ce monde d'aujourd'hui est le lieu d'incarnation du Christ et permet de trouver Dieu en toute chose. Nos projets éducatifs sont enracinés dans un bain métaphysique fondamental issu du concept de pédagogie divine, ou Dieu se révèle à nous dans le monde, il nous enseigne dans le monde.

Jean-Jacques BLANCHET



Le manager positif

« Les chefs doivent tout rapporter à ce principe: ceux qu'ils gouvernent doivent être aussi heureux que possible » – Cicéron

La crise sanitaire dont nous sortons à peine a mis en lumière l'importance de « l'humain » et la relation qu'il entretient avec son environnement, et notamment son travail; place est faite à la recherche et au développement d'un certain bien être, d'un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle. Le monde change, et le rapport au monde du travail change avec lui. Les nouvelles générations (Y, Z) n'ont pas le même rapport au travail, que les précédentes. Ce constat invite le manager d'aujourd'hui à reconsidérer sa politique de ressources humaines en s'interrogeant sur sa capacité à mobiliser ses équipes avec bienveillance et confiance.

Homme ou femme, leader d'aujourd'hui, qui construit le monde de demain, le Chef d'établissement porte dans son nom son rôle et sa fonction. Il dirige, guide, oriente, prend et assume ses décisions pour répondre à des objectifs, au service de l'institution. Il agit au mieux pour favoriser la réussite de ses projets pour l'établissement qu'il dirige, en insufflant une énergie qui se veut positive et en invitant les membres de la communauté à se dépasser, à devenir meilleurs et à s'épanouir.

Il est au cœur de l'action et sa responsabilité est grande. Véritable clef de voûte et couteau suisse de son organisation, il est attendu sur ses « savoir être » et « savoir faire » de la part de la communauté, qui peut le porter, ou le fragiliser parfois.

À travers 10 points clef: qui est ce « manager positif », et que sait-il faire ?

Être bienveillant et exigeant

Être reconnu pour ses qualités humaines, sa capacité d'empathie avec tout le monde, sans distinction,

d'une humeur égale, le chef d'établissement se veut rassurant et **bienveillant**. Dans une posture d'écoute de ses collaborateurs ou de ses élèves, il sait se taire pour accueillir la parole et les émotions ou les sentiments qui se font jour à ce moment-là. Il ne s'agit pas de prendre en charge cette émotion à son propre compte, empathie n'est pas synonyme de fusion, mais de donner les clefs pour agir. Prendre en compte l'émotion de l'autre permet de le rejoindre. Il peut alors l'accompagner en l'aidant à se mobiliser pour qu'il fasse le choix d'agir.

Car bienveillance rime avec **exigence**. C'est parce que le collaborateur se sent compris et écouté, qu'il peut redonner de l'énergie à son action, conformément aux attentes de son dirigeant. Le chef d'établissement fixe un cadre réaliste et respectueux des personnes, et sait analyser la pratique et les résultats avec ce même état d'esprit. Il peut se doter d'outils de relecture qu'il utilisera seul, ou s'appuyer sur des membres de confiance (conseil de Direction, adjoints, pairs) pour partager collectivement ses réflexions (ateliers de co-développement) en acceptant d'ores et

déjà les critiques et les nouvelles propositions d'amélioration. Il invite de la même façon ses collaborateurs à pratiquer eux aussi cette relecture, en vue d'optimiser leurs actions. Il demeure le garant des décisions et de la mise en application de ces dernières.

Donner des signes de reconnaissance et encourager

Dans le dialogue qui l'occupe au quotidien, ou ses prises de parole (en public, en groupe, ou individuellement), il saura donner de nombreux **signes de reconnaissance** à ses collaborateurs ou ses élèves. C'est une « nourriture » indispensable qui agit comme un levier positif pour celui qui la reçoit. Ces signes ne sont efficaces qu'à certaines conditions: ils doivent être sincères, adaptés à la situation, personnalisés, faute de quoi, ils pourraient produire un effet inverse (le chef d'établissement pourrait alors être pris pour un manipulateur, ou un menteur).

Ils peuvent être verbaux ou non verbaux. Une attitude physique parfois convient mieux ou est plus « puissante » qu'une phrase, dès lors qu'elle est adaptée. Porter de l'attention à l'autre, sur ce qu'il est (« *votre intelligence m'est très utile pour résoudre ce problème* ») ou ce qu'il fait (« *le rapport que vous m'avez fourni est excellent et a contribué à sortir de l'impasse* ») crée une stimulation

puissante et est facteur de bonheur. En favorisant autour de soi un climat qui facilite la distribution (et la réception) de signes de reconnaissance, le chef d'établissement invite tous les partenaires à parler et agir de façon positive et constructive, respectueuse de chacun, et de l'institution.

De même, l'**encouragement** a une vertu élevatrice. Il renforce l'estime de soi pour celui qui le reçoit, et vient enrichir le besoin de développement et de dépassement. Autoriser l'erreur libère celui qui la commet et ne l'enferme pas. Soyons généreux!

Et nous aurons des collaborateurs plus engagés encore. La réprimande d'un élève (par exemple en conseil de classe) ou d'un collaborateur, n'est pas un facteur de progrès. Les entretiens individuels (il s'agit de prendre le temps de le faire) au cours desquels on analyse les méthodes ou les modes opératoires, et où on valorise ce qui fonctionne, rendent plus efficace la motivation et la mise en œuvre et sont facteurs de croissance. En s'appuyant sur les faits et sans donner de jugements de valeur, on peut également adresser un message plus difficile;

Les signes de reconnaissance sont une « nourriture » indispensable qui agit comme un levier positif pour celui qui la reçoit.



il sera alors reçu de façon positive et permettra d'avancer sereinement. Autoriser l'erreur et en faire un instrument de progrès, et non de sanction.

Partager la confiance

C'est par la conjonction de toutes ces attitudes positives que le chef d'établissement permet la **confiance**, c'est-à-dire l'abandon à la bienveillance et à la bonne foi d'autrui. C'est l'un des piliers essentiels sur lequel repose le fonctionnement de l'organisation. On parle de « cercle de confiance », « donner sa confiance », « faire confiance », « trahir la confiance », « confiance aveugle » etc. Ce mot revêt un caractère particulier aux enjeux puissants. Sans confiance entre les personnes, rien de durable n'est possible. Elle garantit un équilibre et permet la collaboration. Le manager positif est au cœur de sa mise en œuvre et de son déploiement. Par sa capacité à déléguer (ce qui n'exclut pas le contrôle) il offre un instrument de liberté et d'épanouissement dans un cadre qui sécurise ceux qui veulent bien s'y exercer. Il les invite ainsi à devenir ce qu'ils sont, à oser entreprendre, innover, proposer de nouvelles choses, et à être autonomes le plus possible. Puisque l'erreur est acceptée, elle n'est plus un frein. Le manager qui fait confiance développe chez ses collaborateurs leurs qualités intrinsèques (la confiance en soi) et s'enrichit de leur partage au sein du groupe (confiance en l'autre et en l'organisation), contrairement à celui qui manage par la peur, inhibant ainsi toute initiative ou créativité. Cette confiance peut parfois être trahie : avec recul, le manager essaiera de « rechercher la bonne intention » qui a été à l'origine de ce changement et s'appuiera sur sa réflexion personnelle et ses actes pour la reconquérir.

L'implication et l'engagement

Chacun des acteurs qui comprend bien la sincérité du Chef d'établissement dans ce type de management, aura alors à cœur de **s'impliquer** davantage. En effet, se sentant valorisé, encouragé, compris, écouté par ce dernier, il donnera à ses tâches et à sa fonction une valeur plus haute en ayant le sentiment de travailler pour le bien de l'institution de façon plus large que le seul champ d'application auquel il est habituellement confronté. On ne travaille plus seulement pour son salaire, pour plaire à son « chef », ou de façon mécanique, mais on donne du sens à nos actes, car on sait que notre chef d'établissement n'est là ni

pour punir, ni pour juger, ni pour sanctionner, mais est bien un accompagnateur, y compris lorsqu'il s'agit de relire avec lui ce qui ne fonctionne pas bien et d'identifier les zones de progrès ou les objectifs à atteindre pour obtenir de meilleurs résultats. Cet élan partagé est porteur de fruits.

Le manager qui fait confiance développe chez ses collaborateurs leurs qualités intrinsèques (la confiance en soi) et s'enrichit de leur partage au sein du groupe

L'**engagement** dont fait preuve le collaborateur désireux de progrès est le fruit de toute cette politique managériale qui fait le pari que l'Homme a des ressources inexploitées, non révélées, riches, et qui peuvent être partagées pour le bien de tous et de l'organisation. Avoir de l'intérêt pour son travail c'est avoir un travail qui a de l'intérêt pour soi-même. Développer une capacité à aller plus loin, faire des efforts consentis et pouvoir jouir ensuite d'un repos bien mérité ou d'un résultat à la hauteur de notre engagement, c'est cela vers quoi chaque partenaire tendra naturellement, porté par les valeurs positives qu'il vit au quotidien. Il pourra ainsi découvrir de nouvelles compétences et manifester l'envie d'évoluer.

Développer un sentiment d'appartenance

La relation à son travail, à l'équipe, à l'institution, lorsque l'on se sent reconnu, dans un climat de confiance réciproque, favorise l'implication et par là même, donne à chaque membre de la communauté un **sentiment d'appartenance** qui lui donne sa place dans le groupe. Il fait partie d'un tout, et est indivisible. La confiance interpersonnelle réciproque renforce ce sentiment. Donnés par le Chef d'établissement, dans l'esprit positif qui l'anime, les rapports entre individus sont placés sous le signe du respect et de la sincérité ou de l'honnêteté. C'est bien au manager de les porter, les diffuser, comme des valeurs hautes, dont chacun est invité à s'emparer. Un manager heureux, animé par ces valeurs aura le souffle et le charisme pour partager sa vision de l'institution avec le groupe. Ceci ne peut



se faire qu'à la lumière d'un projet global dans lequel chaque participant trouvera sa juste place. « *Misant sur la liberté et la responsabilité de chacun, cette démarche suppose que l'on passe des relations de subordination à des relations contractuelles, claires et responsabilisantes. C'est l'anthropogénie : rendre ses collaborateurs meilleurs.* » (Manager en vérité, des patrons et des hommes. H.-P. de ROHAN-CHABOT, éd. F.-X. de Guibert)

Savoir organiser la coresponsabilité : l'inefficacité souvent étonnante des comités de direction tient notamment à ce que la plupart du temps leurs membres ne s'interrogent pas sur la raison d'être de leur comité, et sur ce dont ils sont coresponsables pour l'assumer. Il s'agira d'associer un maximum de responsables à la préparation des décisions, ainsi ils deviennent garants de leur application. La décision est prise par le manager, éclairée par la prise en compte des avis des collaborateurs. C'est un processus difficile qui nécessite beaucoup de clarté et de formalisation dans la répartition des rôles (grilles, outils de délégation, diagramme de responsabilités, chartes, contrats d'objectifs, etc.).

Gérer les conflits et être médiateur

Le chef d'établissement a aussi une fonction de « régulateur » des ressources humaines pour tout ce qui concerne notamment la **gestion des conflits**. Nous sommes assez lucides pour savoir que dans toute organisation, le plus difficile est que les personnes arrivent à travailler ensemble alors que leur caractère, leur position hiérarchique, leur vécu historique, rend parfois les choses compliquées en termes de communication.

Avoir conscience que l'organisation peut en elle-même générer des tensions (il faudra procéder à une analyse systémique pour le découvrir) est une chose importante ; agir sur le système peut dès lors s'avérer utile. Il n'en reste pas moins vrai que les « personnalités » ont également leur part. Si on ne sait « changer les gens », on peut au moins comprendre comment ils fonctionnent, et les aider à le comprendre eux-mêmes, et ainsi, les inviter à modifier leur regard, ou leur comportement, vis-à-vis d'un collaborateur (se former à cette pratique est alors une nécessité).

Dans l'hypothèse où des conflits éclatent, le chef d'établissement peut jouer un rôle de **médiateur** pour apaiser les tensions et permettre à chacun de reprendre son travail avec un esprit le plus positif possible. S'il est lui-même impliqué directement dans le conflit, une tierce personne devra prendre cette fonction ; en effet, il ne pourrait être à la

**Si on ne sait
« changer les gens »,
on peut au moins
comprendre comment
ils fonctionnent,
et les aider à le comprendre
eux-mêmes, et ainsi,
les inviter à modifier
leur regard vis-à-vis d'un
collaborateur.**

fois juge et partie. Être en position de médiation nécessite là encore d'avoir été un minimum formé à la pratique, faute de quoi, la tension ne saurait être apaisée, et le conflit pourrait alors renaître à la première étincelle; le chef d'établissement se verrait « accusé » d'avoir été soit incompetent, soit de n'avoir pas su être dans une impartialité que lui impose son rôle. De ce fait, il deviendrait une pièce supplémentaire dans le puzzle d'un nouveau conflit. Vouloir bien faire ne suffit pas toujours, il faut savoir le faire, pour le faire bien.

Autour de toutes ces questions, le chef d'établissement est sans cesse attendu dans les actes qu'il pose. Il a valeur d'exemple. À la fois acteur productif, il doit savoir aussi parfois être plus en retrait pour laisser la place et ne pas faire sentir une quelconque pression (ne pas tout contrôler à l'excès), voire faire machine arrière, lorsqu'il s'est aperçu de son erreur. C'est un équilibre qui n'est pas toujours simple à trouver.

Si le Chef d'établissement « prend soin de ses collaborateurs », qui prend soin de lui? Tout au long de sa carrière, il lui appartient de se saisir des outils de relecture ou d'accompagnement pour s'interroger sur ses pratiques, le sens qu'il donne à sa mission; améliorer ce qui peut l'être,

abandonner, ce qui doit l'être, afin de renouveler son énergie dans un métier extrêmement fatiguant notamment sur le plan psychologique. Rester veilleur, sur lui-même, les autres, le monde... « Faire grandir » ses collaborateurs nécessite d'avoir des convictions fortes avec lesquelles il ne transige pas, il peut néanmoins continuer à s'interroger car il n'est pas tout-puissant de savoir.

**Tout au long de sa carrière,
le chef d'établissement
doit se saisir
des outils de relecture
ou d'accompagnement
pour s'interroger sur
ses pratiques, le sens
qu'il donne à sa mission.**

C'est aussi raisonner et se placer du point de vue anthropologique chrétien que de croire en la capacité d'évolution de chacun.

Dans l'Enseignement Catholique, la personne occupe une place privilégiée, éclairée par l'Évangile. Il est bon de se dire que Dieu a aussi une vision pour l'Homme, qu'il souhaite voir grandir en nous invitant à suivre un chemin, chemin de vérité, de vie:

- S'émerveiller devant chaque personne, en posant un regard positif
- Faire confiance et laisser le temps, le temps de grandir, de se transformer
- Laisser la personne libre de sa réponse, ne pas se substituer à elle
- Se mettre au service d'autrui, avec humilité et altruisme
- Pratiquer le commandement de l'Amour

« Dieu n'a pas de projet pour l'Homme, mais l'Homme est le projet de Dieu », (P. Jean DEBRUYNNE).

C'est dans cet esprit que le chef d'établissement peut s'interroger, sans naïveté, sans détour, sans jugement, mais avec la seule volonté de progresser pour participer au mieux à sa mission d'éducation, et être un manager serein, enthousiaste, et positif.

Olivier BOUISSOU

Si vous cherchez à améliorer votre leadership, vous former ou former vos collaborateurs, relire vos pratiques et être accompagné (coaching), écrivez-nous en mentionnant :

Vos NOM et prénom, vos coordonnées
Votre demande

Olivier BOUISSOU

Coach, formateur, médiateur
EUPRAXIS Conseil
olivier.bouissou@eupraxis-conseil.fr
06 36 05 55 24

Marie GAMARD

Coach, formatrice, médiatrice
CONCORDANCE
marie.gamard24@gmail.com
06 42 18 42 48

Comment la pastorale est-elle aujourd'hui source d'espérance ?

Animatrice et adjointe pastorale en collège depuis 14 ans, je suis quasi quotidiennement auprès de collégiens qui cherchent, avancent, reculent à certains moments, vivent, mais parfois aussi souffrent. Des souffrances qui font largement obstacle à leur croissance, venant briser élan et projets.

Le retour des vacances de la Toussaint est souvent une très belle occasion pour quelques conversations à bâtons rompus sur leurs éventuels temps de recueillement et démarche au cimetière pendant les vacances avec la famille. Quelle évolution en 14 ans! Chaque année, le nombre de jeunes que l'on tient éloigné de la mort est de plus en plus important. Et c'est pourtant précisément à ce moment que tout se joue. Comment parler d'espérance (et notamment d'espérance chrétienne) si on tient éloignés les jeunes de ce qu'inévitablement nous allons devoir vivre un jour, pour nos proches ou nous-même. Leurs remarques sont quasi identiques à chaque fois: lorsque le deuil survient dans une famille (en dehors de ses propres parents ou frères et sœurs),

En éloignant les jeunes de ce sujet qu'est la mort, comment leur reprocher ensuite de se sentir « immortels » et de ne pas avoir suffisamment conscience du prix de la vie ?

l'enfant est tenu éloigné du funéraire, de la sépulture, de la célébration religieuse, du cimetière ou crématorium. On leur fait déjà sentir que ce ne serait pas un moment très joyeux donc que leur place est peut-être ailleurs ce jour-là. Il se joue donc un événement important, qui constituera un moment marquant de cette histoire familiale mais duquel les plus jeunes sont absents. En les éloignant de ce sujet qu'est la mort, comment leur reprocher ensuite de se sentir « immortels » et de ne pas avoir suffisamment conscience du prix de la vie? Heureusement que pour la plupart, ils possèdent un animal domestique qui vient contrecarrer cela et leur rappeler que la vie est fragile et que si nous n'en prenons pas soin, elle peut s'arrêter, et parfois accidentellement.





Le tableau intitulé « L'Issue » est le septième et dernier du cycle que le peintre Arcabas (né en 1926) a consacré à l'épisode des disciples d'Emmaüs.

Ce cycle est visible dans une chapelle à Torre de Roveri près de Bergame en Italie.

J'aime particulièrement regarder ce tableau avec des jeunes car nous y voyons la dernière étape de l'Évangile des disciples d'Emmaüs. Quel empressement à retourner à Jérusalem après que Jésus leur soit apparu ! Ne pouvaient-ils donc pas, ces deux disciples, débarrasser tranquillement la table, reprendre des forces par une bonne nuit de sommeil et retourner le lendemain à Jérusalem ? Non ! Le temps presse. Le temps d'annoncer la Bonne Nouvelle est urgent, ça n'attend pas. Sur le tableau, la nappe est complètement tirée, une chaise renversée et la porte d'entrée elle-même est restée ouverte après leur départ. Il fait nuit. La porte n'ouvre pas sur la lumière mais sur la nuit. En général, on ne se précipite pas pour aller vers l'obscurité, au sens propre comme figuré ! Mais la

présence des étoiles dans le ciel vient nous ouvrir à l'espérance. N'est-ce pas des étoiles que les mages ont vu pour les diriger vers l'enfant Jésus ?

Et nous les adultes ? Et eux les jeunes ? Quelles sont aujourd'hui nos (leurs) sources d'espérance, leurs étoiles à atteindre...

La foi des catéchumènes, neuve, grande, « fraîche », est intéressante. Ils se préparent à passer par la mort et renaître à la vie par le baptême, cette vie nouvelle que nous promet Jésus. Ils se préparent à franchir la porte du tableau d'Arcabas en mourant à ce qu'ils étaient auparavant et renaître. Au risque peut-être de ne plus se reconnaître ou de décevoir ceux qui les aimaient tels qu'ils étaient

avant. Une nouvelle naissance est une conversion et l'espérance elle-même est un élan du cœur qui nécessite une posture d'ouverture permanente à la conversion. Et en passant cette porte, nous devenons « Disciple-missionnaire ».

Ce que j'aime aussi, c'est le texte de la Samaritaine (Jn 4, 1-54). Je suis toujours impressionnée en le relisant de (re) découvrir comment Jésus désaltère. À chaque rencontre avec les collégiens, mon objectif a toujours été celui-ci: donner à boire. Et pour certains, plus difficile, donner l'envie de boire... Chez ceux qui ont soif, c'est plus facile! Dans les Évangiles, nous trouvons ces deux thèmes récurrents: la soif et la cécité. Les deux sont intimement liés. Puisque nos collégiens, par définition, sont en cours de construction, je cherche à éveiller en eux le désir de se questionner, de faire surgir les interrogations qu'ils portent à l'intérieur d'eux sans jamais les avoir clairement formulées. Bien des fois, nos échanges sont emprunts de philosophie. L'espérance se trouve d'abord dans la capacité à se reconnaître petit pour ensuite avoir soif de grandir, découvrir, apprendre et ÊTRE. Si la culture religieuse peut permettre à certains de lever quelques formes de cécité, alors elle a toute sa raison d'être enseignée!

Enfin, depuis maintenant 6 ans, j'accompagne chaque année une quinzaine de jeunes sur les chemins de Compostelle. Des chemins dont l'intérêt est loin d'être simplement un retour aux sources ou un « voyage au vert »! Aussi écolo puissions-nous chercher à devenir, plus en phase avec la nature, il y a dans ce cheminement quelque chose de l'expérience des disciples qui retournent à Emmaüs. Et dans ces moments, pause de nos vies, propice pour les échanges et l'introspection, surgissent les peurs (concrètes parfois en voyant le nombre de km restant ou en apercevant la montagne à franchir ou en sentant nos limites physiques!) mais aussi les espérances.

Les espérances des jeunes, celles que j'entends sur les chemins, celles qu'ils expriment aussi lors de temps dédiés, sont celles d'une rupture avec le monde que les adultes leur proposent. Comment se réaliser sans trahir ses propres rêves, tout en gardant les pieds sur terre et en harmonie avec notre maison commune qui ne demande qu'à être respectée: ça fait beaucoup! La quête de sens, la

J'aime partir en pèlerinage vers Compostelle avec des collégiens car ils comprennent rapidement que l'objectif n'est pas l'arrivée mais le chemin lui-même.

recherche du chemin qui ne pourra se dispenser des cailloux ou autres difficultés... J'aime parcourir ce chemin et partir en pèlerinage vers Compostelle avec des collégiens car ils comprennent rapidement que l'objectif n'est pas l'arrivée mais le chemin lui-même. N'en est-il pas de même pour la vie ?!



L'espérance des jeunes nourrit la nôtre, nous donne de l'énergie, questionne nos certitudes et nos fonctionnements. Merci les jeunes pour tous ces temps de prières, en fin d'heure de caté par exemple, où vous la (les) verbalisez. Merci seigneur pour tous ces billets anonymes, déposés au pied de la croix dans une corbeille, où toi seul vois leurs prières, leurs demandes et leurs espérances pour les leurs, pour demain, pour le monde, pour l'Église...

Seigneur, puisses-tu mettre en nous les attitudes d'accueil pour aimer chacun de ces jeunes tel qu'il est. Encourager, relever, consoler, enseigner, guérir, pour qu'ils trouvent en nous la parole et le geste qui aident à avancer. Qu'il nous soit donné d'engendrer la fraternité, la liberté, le sens de la responsabilité et l'Espérance chez les jeunes à travers la vie trinitaire.

Bérangère BRUTSCHINE

« Choisis la vie » en images

Parce que les mots ne suffisent pas toujours, l'image peut apporter sa richesse et son « non-dit ». Chacun la perçoit sous l'angle de sa sensibilité et le choix de telle ou telle photo relève souvent de processus complexes et intérieurs.

Pour « choisis la vie », j'aurais pu opter pour des images de la nature avec son incroyable diversité et ses vies insoupçonnées, parfois obtenues au prix de longues attentes. Comme dans la « Panthère des Neiges » de Sylvain Tesson, j'aurais pu raconter les heures de guets pour apercevoir le fauve dans son milieu naturel.

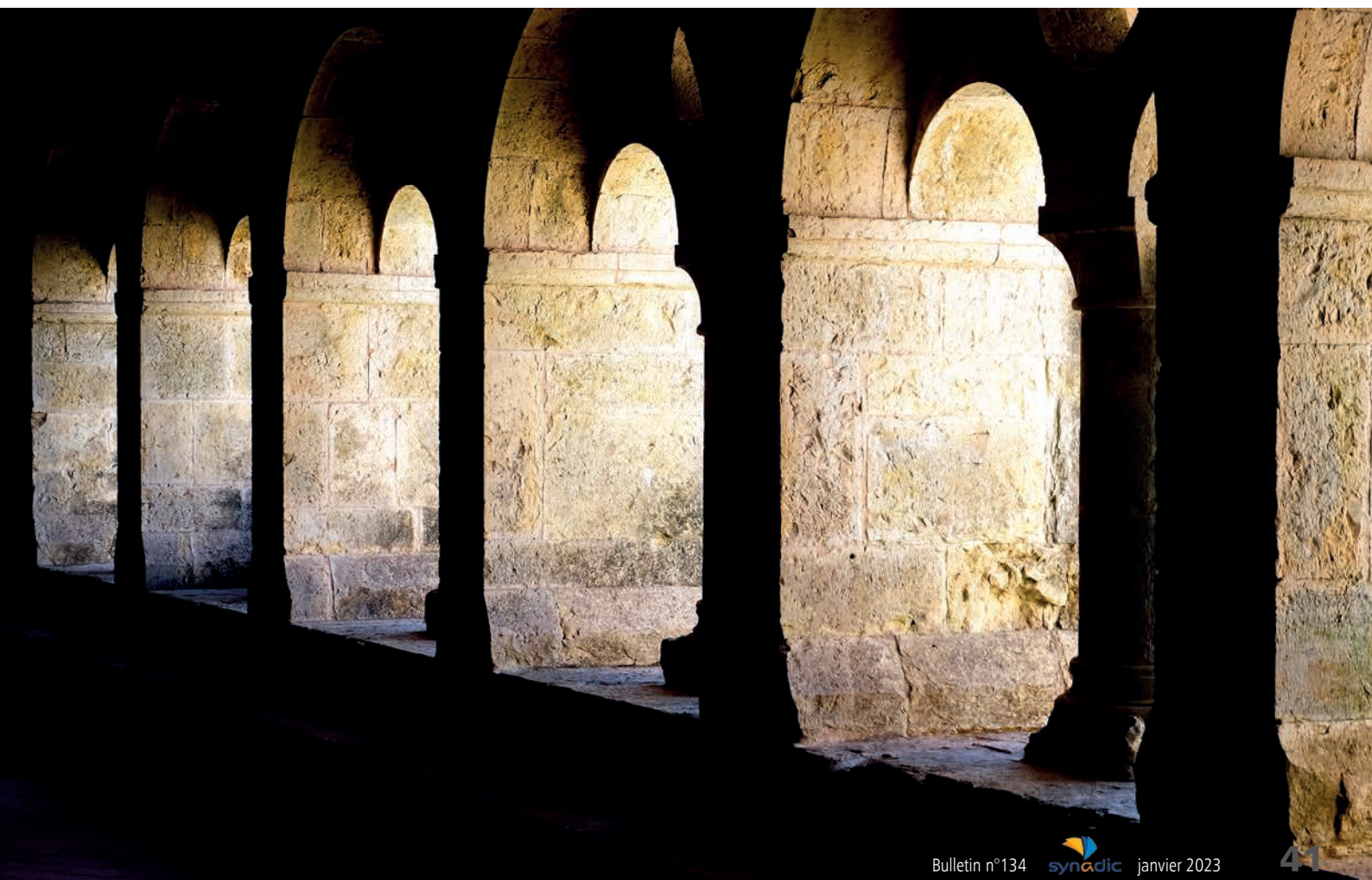
Mais j'ai fait le choix d'un lieu hautement spirituel et au cœur de la région Sud : L'abbaye du

Thoronet fait partie des trois sœurs cisterciennes avec Silvacane et Sénanque. Si la dernière est connue pour ses lavandes, le Thoronet est injustement moins célèbre. Pourtant c'est une pure merveille de l'art cistercien. Dans son dénuement et la pureté de ses voûtes, elle témoigne de cette vie spirituelle et intérieure qui habitait les lieux. Dans sa grande harmonie, et par son acoustique incroyable, elle porte à la vie et à la contemplation.



Voici donc quelques photos, choisies parmi des centaines, pour illustrer ce numéro de notre revue.

Stéphane THIÉBAUT
steph-photo.fr







Chef d'établissement



Les dirigeants à l'épreuve du quotidien

L'Université Catholique de l'Ouest, à Angers, a organisé du 25 au 27 octobre un colloque international intitulé « Les dirigeants à l'épreuve du quotidien – Le cas particulier des chefs d'établissement scolaire ».

Durant trois jours, des intervenants et conférenciers venus de France mais aussi de pays plus ou moins éloignés (Suisse, Canada, Liban...) se sont succédé.

Les principales conférences, très suivies, ont permis d'aborder des thématiques comme les liens entre les dirigeants et leurs interlocuteurs de terrain, le pilotage par les normes ou par les résultats, les premiers pas d'un chef d'établissement, la parole comme source d'émancipation.

Les ateliers et symposiums, pour leur part, ont apporté des regards aiguisés sur les recherches en cours et leurs implications. La professionnalisation des dirigeants d'établissement scolaire a particulièrement été traitée, par exemple grâce à l'axe international du colloque, en regardant de manière assez pointue les expériences venues de l'étranger.

Il ressort de l'ensemble des communications faites et des conversations surprises dans les couloirs

du colloque le constat que le métier de chef d'établissement est passionnant mais de plus en plus difficile à exercer.

Ce colloque venait clôturer un processus de recherche engagé depuis 2016 en Maine-et-Loire, en association avec une dizaine de chercheurs de l'UCO en psychologie sociale, psychologie clinique, sciences de l'éducation, sociologie et science de la gestion.

Comme le souligne le document de présentation du colloque: « *Les chefs d'établissement de l'Enseignement catholique, quant à eux, n'échappent pas à cette souffrance au travail comme le montre cette étude. Ils doivent également gérer un agenda marqué du sceau de la saturation. Ils sont aussi confrontés à une bureaucratie tatillonne, des familles exigeantes, des élèves attachants mais parfois « cabossés » sans parler des enseignants quelquefois démunis qui éprouvent, en certaines circonstances, le sentiment de ne pas être entendus ou écoutés. Bien sûr, les matériaux recueillis montrent qu'il existe aussi des expériences tout à fait remarquables, portées par une communauté éducative le plus souvent dynamisée par un chef d'établissement qui a su investir « avec passion » sa fonction et sa « mission » au prix parfois d'une « idéologie sacrificielle ».* Elle n'est d'ailleurs pas sans générer quelques symptômes auprès des dirigeants comme le montre cette recherche.

Mais au-delà de ces éventuels signes de souffrance, cette étude insiste sur le rôle crucial rempli par ces managers auprès de leurs équipes. Il importe donc que ces expériences singulières à la frontière de l'individuel et du collectif ne

sombrent pas dans les sables mouvants de l'oubli. Il est également essentiel que les résultats de cette recherche puissent se prêter à un certain nombre de comparaisons. L'activité des chefs d'établissement peut-elle être assimilable à celle des managers exerçant leur fonction dans des champs professionnels différents? Ces dirigeants sont-ils confrontés aux mêmes défis? »

Le métier de chef d'établissement est passionnant mais de plus en plus difficile à exercer.

Au fil des conférences, tables rondes et symposiums, c'est une véritable cartographie du métier qui se dessine.

Les pages suivantes se proposent de donner quelques échos de ce colloque, à partir des notes prises au fil des conférences, sans prétendre à l'exhaustivité.

L'UCO a encore de nombreux sujets d'étude en réserve, que ce soit sur les adjoints ou sur les chefs d'établissement, en particulier autour de leur bien-être. Le Synadic suivra ces projets de très près et ne manquera pas d'en rendre compte à ses adhérents, voire de les inviter à y participer activement.

Bruno RISPAL

Photos du colloque : G. RÉTO



Diriger juste

Laëtitia PROGIN est professeure à la Haute École Pédagogique du Canton de Vaud, en Suisse. Elle intervenait lors du colloque pour une conférence intitulée: « *Les premiers pas du chef d'établissement ou la fabrique d'une posture ajustée* ».

Lorsqu'il prend ses fonctions, le chef d'établissement passe de la théorie à la pratique. Le système suisse est particulier, avec 26 cantons et autant de systèmes éducatifs différents. Il y a maintenant une véritable professionnalisation des directeurs. Auparavant, ils pouvaient être vus comme des enseignants qui faisaient un peu d'administratif, des « primus inter pares », renforcés par la convivialité et l'image familiale des établissements.

Le pouvoir peut être ressenti comme un tabou, dans le mot et dans les faits. Le terme même est considéré comme « un mot sale », alors que les phénomènes d'influence sont nombreux dans les établissements. L'entrée en fonction place le directeur sous les projecteurs. Il est attendu sur tous les sujets. Un directeur d'établissement secondaire expérimenté résume ainsi la posture: « *Un directeur est responsable de tout, même du temps. Sauf s'il fait beau* ». Le chef d'établissement est isolé et exposé. Les premières préoccupations tournent généralement autour de la posture, du positionnement et de la communication afférente. Les questions qu'il a en tête sont connues, et probablement identiques de part et d'autre des Alpes: quelle proximité trouver avec les équipes, quel style vestimentaire adopter, à quelle fréquence

aller en salle des profs? Il s'agit alors de gérer les tiraillements et les contradictions, pour allier la justesse technique avec la justice. Trouver la juste distance, le juste timing, la juste confiance, la juste expertise pour, finalement, « *diriger juste et pas juste diriger* ».

**Trouver la juste distance,
le juste timing,
la juste confiance,
la juste expertise pour,
finalement, « diriger juste
et pas juste diriger ».**

L'identité professionnelle va se construire grâce aux épreuves rencontrées. La première année ne fait pas tout, il faut s'inscrire dans une temporalité longue. Et ne pas oublier qu'en changeant d'établissement, donc de contexte, les épreuves qu'on pensait résolues peuvent ressurgir.

Comme le dit un adage souvent entendu dans le domaine des chefs d'établissement: 3 ans pour observer, 3 ans pour agir, 3 ans pour partir.



Un entre-deux permanent

Anne BARRÈRE est professeure à l'Université Paris – Descartes, sociologue de l'éducation. Sa conférence avait pour titre: « *Manager de la République : un pilotage par les normes et/ou les résultats ?* » et se centrait sur les principaux et provisoires du public.

On critique beaucoup la bureaucratie, on veut la faire évoluer mais elle est toujours en place... Nous sommes aujourd'hui tiraillés entre société bureaucratique et post-bureaucratique. Dans la première, on trouve les phénomènes bien connus de réunionnisme, de corporatisme, de standardisation. Les modèles en vigueur sont critiqués mais ils restent protecteurs puisqu'il suffit de s'inscrire dans la reproduction de ceux-ci. L'une des phrases types pourrait être: « Je suis désolé, mais c'est la règle ».

Dans une société post-bureaucratique, il est surtout question d'évaluation, de résultats, de communication transversale. Assez fréquemment, les problèmes de régulation entre l'amont et l'aval du chef d'établissement peuvent l'amener à une surcharge de travail. Le dirigeant doit pouvoir montrer son implication, être davantage dans la relation. Il se trouve dans un entre-deux permanent dans lequel il lui faut gérer la dualité organisationnelle et ses contradictions associées. Ceci étant, la légitimité du chef d'établissement est plus forte puisqu'il n'est pas identifié à un simple maillon de la bureaucratie. Le travail est alors plus intéressant mais souvent sans fin. Les gratifications relationnelles sont plus fortes mais il reste de nombreuses conflictualités latentes voire ouvertes.

En devenant chef d'établissement, il convient d'oublier certaines choses vécues comme enseignant, de se décentrer de ses certitudes pédagogiques. Selon Anne BARRÈRE, il n'y a pas de véritable résistance au changement de la part des professeurs mais plutôt des stratégies pour protéger son cœur de métier parce qu'on ne comprend pas pourquoi il faudrait changer. Le chef d'établissement doit donc faire œuvre de pédagogie. Il doit aussi



réguler face à des collectifs faibles, des individualités puissantes, des contraintes, des conflits. La question se pose de savoir quel type de démocratie on veut instaurer dans l'établissement.

La question se pose de savoir quelle type de démocratie on veut instaurer dans l'établissement.

Fort justement, la conférencière termine son propos avec la question centrale: « Et les élèves, dans tout ça ? ». Au-delà des différents modèles, des régulations, des dualités, des épreuves organisationnelles, il convient de donner du sens à l'ensemble. Définir la notion de réussite des jeunes, c'est probablement revoir la définition de nos valeurs centrales.

Interview de chefs d'établissement

Une quarantaine de chefs d'établissement du diocèse d'Angers ont été interrogés sur leur métier par une équipe de l'UCO, coordonnée par Jean-Yves ROBIN. Ce psychosociologue a publié un ouvrage sur le sujet : « *Chefs d'établissement, le burn-out n'est pas une fatalité* ». Le chercheur est également l'organisateur du colloque angevin.

Comment éviter le burn-out évoqué dans le titre de votre ouvrage ?

Jean-Yves ROBIN : Le burn-out résulte d'une pathologie de l'excès marquée du double sceau de l'accélération et de la saturation. Faire plus avec moins et toujours plus vite, tel est le mot d'ordre qui conduit à l'épuisement. D'où la nécessité pour les chefs d'établissement de sortir d'un isolement potentiel, d'échanger avec leurs pairs au sein de groupes d'analyse et ce, dans des espaces ad hoc.

À la faveur de cette mutualisation, nous faisons le pari que ces dirigeants développeront une autre vision de leur activité. Ils pourront même s'autoriser à réinterpréter des règles et des normes qui les éloignent du sens qu'ils souhaitent donner à leur métier.



Les chefs d'établissement sont-ils soumis à une forte pression ?

J.-Y. R. : Ils doivent, de fait, gérer un agenda très dense. Ils sont aussi confrontés à une bureaucratie tatillonne, des familles exigeantes, des élèves

attachants mais parfois « cabossés », sans parler des enseignants quelquefois démunis... Il existe des communautés éducatives dynamisées par un chef d'établissement qui a investi avec passion sa fonction... au prix parfois « d'une idéologie sacrificielle », comme le montrent les matériaux recueillis par les chercheurs qui ont mené l'enquête.

Quel piège faut-il donc éviter ?

J.-Y. R. : Celui de l'identification à l'établissement : « l'ego-établissement ». Cela consiste à se dire : « Ma présence est indispensable. Je suis là pour donner l'exemple. Je dois arriver le premier le matin et partir le dernier le soir. » Cette posture n'autorise aucun déplacement, y compris la participation à des groupes d'analyse de la pratique. Dans ces conditions, l'épuisement professionnel représente une menace pour le chef d'établissement, qui parvient de moins en moins à donner sens à une activité de plus en plus envahissante.

Comment avez-vous mené votre recherche ?

J.-Y. R. : Durant cinq ans, nous avons associé trois types de partenaires : plus de quarante chefs d'établissement du 2nd degré du diocèse du Maine-et-Loire, la direction diocésaine de ce département ainsi qu'une dizaine de chercheurs de l'Université catholique de l'Ouest issus de différentes disciplines (psychologie sociale, psychologie clinique, sciences de l'éducation, sociologie...).

De quelle façon acteurs de terrain et chercheurs ont-ils travaillé ensemble ?

J.-Y. R. : Le plus souvent, les chercheurs travaillent « sur » et non « avec » les acteurs de terrain. Ils

établissent des diagnostics et fondent leur expertise sur des matériaux rigoureusement analysés. Mais lorsqu'il s'agit de présenter les résultats de leur recherche auprès des interlocuteurs concernés, l'annonce est parfois brutale. Mon ouvrage sur les chefs d'établissement se démarque de ce type de procédé. En nous maintenant à leurs côtés, nous

avons éprouvé le degré de recevabilité des analyses suggérées à la faveur de restitutions provisoires des résultats obtenus.

*Propos recueillis par Nicole PRIOU pour ECA,
reproduit avec l'aimable autorisation du
Secrétariat général de l'enseignement catholique*



Attentifs à notre attention aux autres

Mireille CIFALI est professeure honoraire de l'Université de Genève, historienne et psychanalyste. Sa conférence était intitulée: « *Préserver la force du lien ou la force émancipatrice de la rencontre* ».

Le chef d'établissement peut avoir des tâches techniques à accomplir, il n'en est pas moins dans les métiers de l'humain et de la relation. L'ensemble doit cohabiter le plus harmonieusement possible. Toute décision prise est à l'aune de notre subjectivité qui se heurte à un extérieur parfois toxique. Nous devons lutter contre un processus sociétal de déshumanisation, éviter les situations qui peuvent nous déstructurer.

Accepter d'être dans le relationnel, c'est construire une confiance qui pourra tenir, basée sur des exigences éthique et politique.

Être en lien nous engage psychiquement. Derrière la DGH et les tableaux Excel, il y a des doutes, des décisions, de l'humain. Nos interlocuteurs en sont-ils toujours conscients? Parfois, le chef d'établissement peut se réfugier derrière l'idée

que partager ses inquiétudes serait pris comme un signe de faiblesse. Il faut oser en parler, accepter le doute comme inéluctable, nommer ce que l'on ressent. Nous sommes dans la maîtrise technique mais nous ne serons jamais dans la maîtrise de l'humain. Acceptons-le!

**Nous sommes
dans la maîtrise technique
mais nous ne serons jamais
dans la maîtrise
de l'humain.**

Pour progresser, il est nécessaire de chercher à comprendre où sont nos limites. Dans nos métiers de parole, les silences sont aussi très importants. Il est vital de prendre du recul, de rejoindre des groupes d'analyse de pratiques, de supervisions, des recherches...

Nous devons préserver nos liens pour permettre une rencontre qui transforme chacun, au terme de



laquelle chaque partie pourra se dire: « *Sans lui, sans elle, je ne serais pas là où j'en suis* ».

Sur la définition des mots employés au quotidien : La relation est automatique, conduite par les circonstances ; Le lien se construit de part et d'autre ; La rencontre est ce moment qui transforme chacun.

Pour un chef d'établissement, être dans une posture d'autorité, c'est être fiable. C'est expliquer, y compris ses revirements. Il convient alors d'être attentifs à notre attention aux autres.



Pour ne pas conclure

Dans le dernier temps du colloque, Nathalie TRETIKOW, adjointe du secrétaire général de l'enseignement catholique, a été invitée à s'exprimer. Il n'était alors pas question de conclure mais de mettre en perspective les travaux, d'ouvrir sur d'autres débouchés de la recherche ou du colloque. Voici, en substance et avec son aimable collaboration, les grandes lignes de son intervention.

Merci de cette invitation à ne pas conclure, il me semble en effet qu'il ne faudrait surtout pas conclure tant le sujet des relations est important, délicat et jamais acquis.

Quel enjeu, pour l'Enseignement catholique et son projet, du travail qui a été réalisé ?

Je partagerai avec vous 4 points :

- Le livre de Jean-Yves ROBIN, comme le colloque, partent du quotidien des chefs d'établissement, cela me semble essentiel. Que dit l'activité que nous portons ensemble des relations que nous vivons, de celles que nous devrions vivre et de ce qu'elles m'apprennent de chacun ? La réalité est supérieure à l'idée, nous dit le pape, c'est une invitation essentielle à privilégier ce qui est, à l'idée que l'on s'en fait.
- José BLEGER, psychiatre et psychanalyste argentin ayant travaillé sur l'analyse des institutions, dit que l'Institution est « un lien qui dure pendant un temps donné dans un lieu donné ». Si l'Institution est d'abord un lien, définition qui convient bien à un contexte professionnel chrétien, quels sont ceux que nous souhaitons vivre ensemble ?

Le colloque a permis d'en identifier plusieurs, je retiendrai la nécessité de la confiance, de la solidarité et de la fraternité.

- Vivre ce type de relations nécessite que l'Institution sache prendre soin des personnes et tout particulièrement de ceux qui sont en situation de responsabilité. Si les adultes vont bien, alors les jeunes iront bien. Comment prenons-nous soin des chefs d'établissement et comment les aidons-nous à prendre soin d'eux-mêmes, conditions pour qu'ils puissent prendre soin des autres ?
- L'Institution n'est pas un donné, mais un construit ensemble. Il y a à tenir en même temps « se tenir au plus près de l'humain » et « favoriser une organisation qui le permette ». Cela nécessite de tenir deux tensions :
 - o Celle de l'individuel et du collectif : permettre à chacun d'être lui-même et d'être sujet d'un groupe
 - o Celle de l'institué et de l'instituant : donner les règles indispensables au vivre ensemble et laisser une liberté pour vivre cet institué en autorisant à créer du renouvellement.

Une quarantaine de chefs d'établissement du diocèse d'Angers ont été interrogés sur leur métier par l'équipe Lirfe de l'UCO, coordonnée par Jean-Yves ROBIN qui a fait un livre de cette matière :

Chefs d'établissement – Le burn-out n'est pas une fatalité !, Le bord de l'eau, 2022, 216 p., 20 €.



C'est vraiment mieux ailleurs ? Le Japon

J'ai eu l'opportunité d'effectuer deux séjours au Japon. Le premier s'est déroulé pendant 12 ans de 1998 à 2010 et le second pour une année en 2017. J'ai eu l'occasion d'enseigner dans un lycée professionnel privé pendant une dizaine d'années. L'établissement était spécialisé dans la pâtisserie et la nutrition. J'ai ainsi pu découvrir le système scolaire japonais et ses spécificités. Par la suite, en 2017, mes enfants ont été scolarisés dans une école primaire pour une année.

L'école est obligatoire au Japon à partir de 6 ans et jusqu'à 15 ans.

Il y a une grande liberté de choix éducatifs et pédagogiques dans les écoles maternelles puisque l'école n'est pas obligatoire sur ces catégories d'âge. À compter de l'équivalent CP, l'école primaire dure 6 années. Il y a des écoles publiques et des écoles privées. Malgré une communauté très faible de catholiques au Japon, les écoles portées par des congrégations ont souvent une excellente réputation. Tous les élèves portent un uniforme à

la fois dans le public et dans le privé. Le coût de la scolarité est beaucoup plus élevé qu'en France et même les établissements publics ne sont pas gratuits.

Les élèves portent un uniforme d'été et un uniforme d'hiver. Les filles doivent porter des jupes et les garçons en primaire ont des pantalons courts. L'uniforme en lycée est un costume pour les garçons mais les filles ont une jupe plissée et un haut de style marin. Le sac est aussi standardisé. Il s'agit d'un sac à dos en cuir très épais.

Le niveau d'exigence reste très élevé en comparaison de ce qui est attendu en France. En effet, si un élève ne parvient pas aux attendus de l'école, la famille est convoquée pour un entretien avec l'enseignant référent. Les enseignants ont une activité qui dépasse de loin le seul fait d'assurer les cours. Ils sont tenus de rester 40 heures par semaine dans l'établissement et une partie de leur soirée est occupée à recevoir les parents d'élèves pour évoquer les difficultés rencontrées par leurs enfants.

Le niveau d'exigence reste très élevé en comparaison de ce qui est attendu en France.

Les enseignements sont très contextualisés. Les élèves apprennent à assumer des responsabilités très tôt. Ainsi, il n'est pas rare d'avoir de petits animaux : poissons, écrevisses dans la classe. Le nettoyage de l'aquarium et l'alimentation des animaux sont confiés aux élèves. En primaire, il est demandé aux élèves de faire des productions personnalisées dans toutes les disciplines avec une prédilection sur les disciplines scientifiques, artistiques et sportives. Les enseignants en primaire ont l'obligation d'être capables de jouer du piano. Il n'y a pas d'agent d'entretien de ménage dans les écoles primaires. Ce sont les élèves qui font le ménage. Il y a par contre une personne en charge des petites réparations. De même, s'il y a une personne qui prépare les repas, ces derniers sont servis par les élèves. Les élèves mangent dans leur salle de classe. Le gaspillage alimentaire est quasiment inexistant puisque la culture japonaise perçoit très mal qu'il y ait des restes dans l'assiette et les enseignants (qui mangent avec les élèves) veillent à ce qu'ils terminent leur repas.

Chaque matin, toute la communauté (élèves, personnels, enseignants) commence la journée par une séance de gymnastique (le radio taiso).

Les travaux collectifs ont une place centrale dans les enseignements. Le chant choral, les sports collectifs sont ainsi des éléments clés de l'école.

L'année scolaire commence en avril pour se terminer en mars et les élèves n'ont de vacances qu'en été pour un mois et une semaine à Nouvel An. La



rentrée et la fin d'année font l'objet de cérémonies très officielles rassemblant tous les élèves pour du sport, de la musique et des spectacles.

Le collège et le lycée durent 3 ans chacun. L'entrée au lycée fait l'objet d'un examen assez difficile et aujourd'hui encore des élèves arrêtent l'école à l'issue du collège du fait d'un échec aux examens d'entrée au lycée ou à cause du manque de moyens financiers des parents. Les lycées publics ont souvent une excellente réputation et il est plus difficile d'y entrer que dans les lycées privés à l'exception de quelques lycées privés très réputés et souvent très difficiles d'accès sur le plan financier.

Les élèves apprennent à assumer des responsabilités très tôt.

La filière professionnelle est assez peu représentée. Il y a notamment un petit nombre de lycées agricoles qui relèvent du ministère de l'éducation nationale mais avec une aide technique du ministère de l'agriculture.

Le même constat peut être fait pour le supérieur. Les rares universités publiques ne sont accessibles qu'à des élèves très brillants. Il y a donc un nombre important d'universités privées avec des réputations très variées. Sans surprise, les grosses villes rassemblent les universités qui ont la meilleure réputation.

Il y a des universités longues dont les conditions d'accès sont proches de nos grandes écoles.

Il y a des universités courtes en deux ans qui ressemblent plus à nos BTS. Il y a aussi des écoles professionnelles en deux années après le lycée sans équivalent en France qui sont toujours privées et avec des programmes très variés.

La relation aux élèves est très différente de celle que nous avons en France. On voit ainsi des élèves qui s'endorment en cours sans que cela fasse l'objet de remarques de la part de l'enseignant. Par contre, la ponctualité est exemplaire. Les élèves se lèvent systématiquement à l'entrée de l'enseignant en cours. Ils saluent leur professeur. Ils se lèvent à nouveau à la fin du cours et remercient leur professeur pour le cours qu'il a dispensé à chaque séance.

Dans certains établissements privés, les professeurs font l'objet d'évaluations par les élèves et reçoivent un classement en fin d'année de la part de la direction de l'établissement.

Le système étant très élitiste, afin de réussir les concours d'entrée dans les différents niveaux scolaires, les élèves vont dans des « juku » après l'école et le week-end. Ce sont des entreprises qui proposent des cours privés.



Les élèves Japonais étant très disciplinés, il n'y a pas de vie scolaire. Les tâches qui relèvent de la vie scolaire en France sont assumées par les professeurs en plus de leurs heures d'enseignement. Il arrive par ailleurs que les professeurs se rendent chez les parents quand de grosses difficultés apparaissent chez un élève.

Franck COPIN



Changer sa pédagogie pour renaître

Professeure de français au collège Daniel Argote à Orthez (Pyrénées Atlantiques), Marie SOULIÉ nous invite à un voyage initiatique: comment, à travers ses échecs, ses reculs, ses avancées, elle a élaboré sa pratique pédagogique. Rencontre avec une passionnée de la classe vivante et de la pédagogie active.



Pourquoi avez-vous décidé de changer vos pratiques d'enseignement ?

J'ai décidé oui et non ! Plutôt on va dire que c'est la situation qui m'a amenée à penser que j'en étais arrivée à un stade où la manière dont je dispensais mon cours ne convenait plus à mes élèves. J'avais quelques indices, quand même, qui me renvoyaient des signaux très négatifs: le manque d'implication des élèves en classe, beaucoup de passivité et puis également - et ça devenait de plus en plus fréquent - l'absence de travail à la maison. J'arrivais à avoir à peu près 1/3 de la classe tous les jours qui n'avait pas fait leur travail et c'était un combat ! Les cours

devenaient une véritable souffrance pour moi, une mutation pédagogique s'imposait !

Donc dans un premier temps, j'avais des certitudes, et mes certitudes ne reposaient pas sur du vide, mais sur 20 ans d'enseignement ! J'arrive dans cet établissement les élèves sont comme ci comme ça, appuyée également par les échanges avec les collègues, ça rassure dans un premier temps d'avoir un discours commun. Mais en fait la réalité de la classe n'évoluait pas, que faire concrètement pour que ça change ? Les solutions n'allaient pas venir des élèves parce qu'ils n'allaient pas forcément changer, mais venir de moi : il fallait que je trouve des solutions concrètes.

Je pense que si je n'avais pas été confrontée dans ma carrière à cette difficulté, encore aujourd'hui je continuerais à pratiquer le cours dialogué classique. J'ai fait une véritable remise en question. Ça a été douloureux, je parle de cette période comme une période de souffrance parce qu'en fait toutes ces certitudes se cassent d'un coup : ce que je pratiquais depuis le commencement de ma carrière et qui avait fonctionné, ne fonctionnait plus. J'étais complètement déstabilisée. Donc j'ai décidé de changer ma pratique parce que je me rendais compte que je n'étais plus du tout efficace. Et c'est là que j'ai commencé à faire cette longue mutation qui a pris presque 10 ans.

Quels sont les freins et les points d'appui que vous avez rencontrés lors de cette transformation ?

Lors de cette transformation sur mes pratiques pédagogiques j'avais quelques points d'appui mais aussi j'ai rencontré quelques freins. Ce sont surtout les constats d'échecs qui m'ont mise au défi.

Ma première interrogation était de trouver une solution: comment engager les élèves dans la classe? Comment faire en sorte que la classe vive, s'anime sans que cela tourne au chahut? Alors évidemment ce ne fut pas facile parce que j'avais abandonné la posture du face-à-face du cours dialogué. Le cours magistral était devenu un monologue voire un soliloque. Il fallait donc déjà transformer cet aspect.

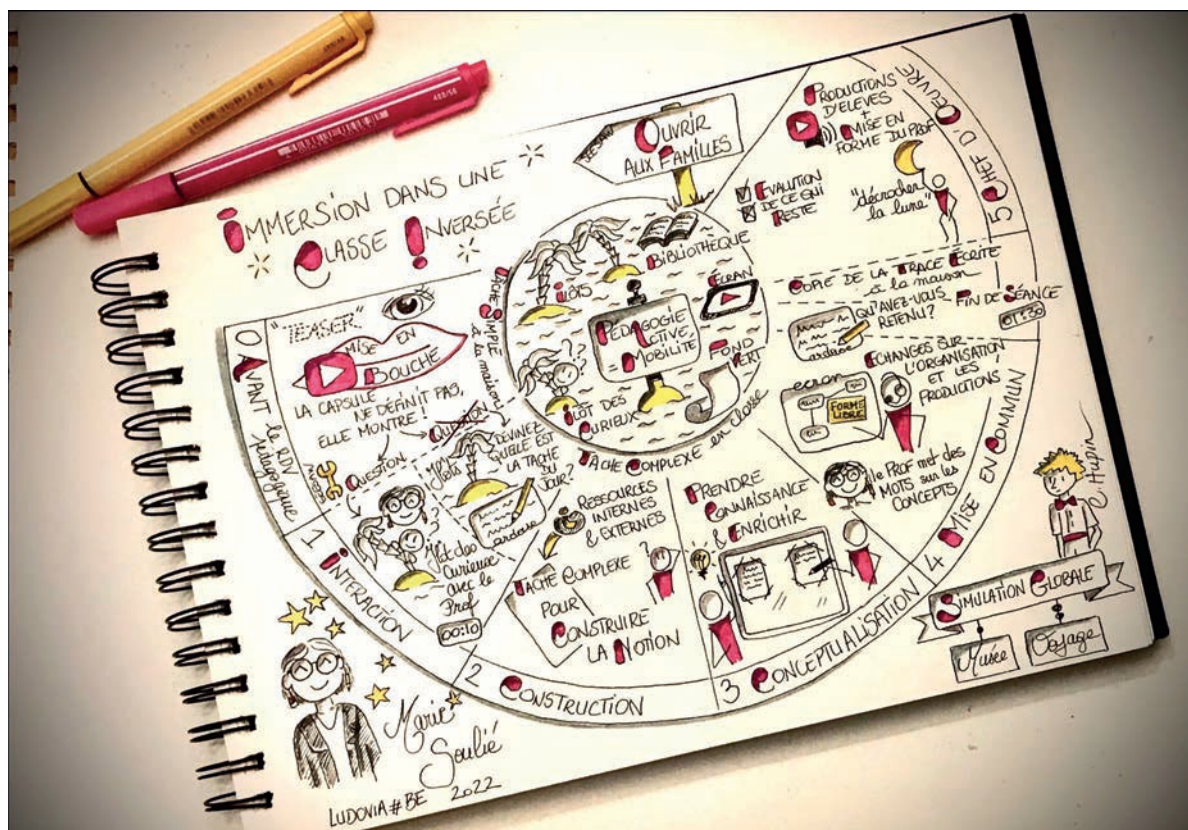
Une des solutions a été de rentrer dans ce qu'on appelle la pédagogie active et notamment le travail collaboratif. Mais le travail collaboratif, ne se réduit pas qu'à un changement de table, mettre les tables en îlots de quatre ne suffit pas!

C'est un vrai travail de fond, de pensée, de remise en cause profonde des pratiques pédagogiques.

Cela renvoie à une technicité au sens étymologique qu'il faut acquérir; je me suis appuyée sur de nombreuses lectures d'ouvrages théoriques notamment les ouvrages de Sylvain CONNAC sur les classes coopératives (édition ESF sous la direction de Philippe MÉRIEUX) ou la classe mutuelle de Vincent FALLET (Édition Canopé). Ces lectures m'ont permis d'augmenter mes compétences et de réfléchir autrement sur la mise en pratique concrète. De ces lectures j'ai créé ma propre pédagogie.

Mon deuxième constat d'échec était l'absence de travail à la maison. À partir de ce point de départ c'était presque une nécessité que les élèves aient fait les exercices pour pouvoir déclencher: quand il n'y a pas de carburant dans la voiture ça fonctionne beaucoup moins bien! Je me suis dit que si je voulais que ça fonctionne, il fallait que je fasse faire les tâches les plus simples à la maison et que les tâches plus complexes soient toujours faites avec moi en classe.

Au final, ces tâches étaient accessibles à tous, y compris aux enfants qui ont des besoins particuliers. Par exemple, visionner le déclencheur c'est-à-dire une vidéo que je faisais ainsi comme on



dirait dans une métaphore culinaire, je créais une mise en bouche. Ainsi à la manière d'un teaser, un peu comme quand on va au cinéma, cela annonce le cours suivant. Et puis la trace écrite à recopier au bout de la séance était produite par les élèves eux-mêmes en classe.

Il faut donner de l'appétit aux élèves pour qu'ils aient envie aussi de s'engager dans le cours suivant, et que pendant le cours et il y ait effectivement un scénario que je rédige où il y a des activités constructives et pas vérificatives, pas uniquement des exercices de vérification mais véritablement des activités constructives et c'est cela qui est devenu mon véritable levier.

Il faut donner de l'appétit aux élèves pour qu'ils aient envie aussi de s'engager dans le cours suivant.

Donc les deux freins sur lesquels je m'étais heurtée sont devenus finalement des points forts, voire ma base de travail et des leviers pour ma mutation pédagogique.

Comment l'institution, les collègues, les familles ont perçu ces changements ?

Le changement interroge toujours.

La première chose a été d'en parler aux parents car quand on change quelque chose dans une relation scolaire, il faut l'expliquer. Notre métier avant tout est de faire de la pédagogie, et il ne faut pas oublier les parents. Il faut leur expliquer les constats et les remises en cause. Ma priorité cela a été dans un premier temps les parents ! Et c'est vrai qu'aujourd'hui les parents - comme je le constate depuis le début de ma carrière - sont beaucoup plus investis qui ne l'étaient avant : quand j'ai commencé ma carrière, la relation parents/professeurs était quasi inexistante. Aujourd'hui c'est un vrai progrès cet intérêt des familles !

C'est aussi ce constat qui m'a permis ce changement de pratique pédagogique. Il est donc nécessaire d'expliquer et de se mettre au niveau aussi des gens parce qu'ils ont une représentation de l'école forcément - qui a été la mienne aussi - et quand on n'est pas dans ce schéma, les parents

peuvent être inquiets. Mon rôle a été de préparer, de les rassurer aussi. Je me suis aussi peut être transformée en communiquant, non pas comme un expert du marketing, cela n'est pas mon métier mais comme une véritable pédagogue, l'essence même de mon métier.

J'ai fait des supports spécialement pour les parents afin de leur expliquer mes différentes démarches pédagogiques cela pouvait être des choses que je préparais par exemple pour les réunions parents-professeurs, ou par exemple j'ai créé un blog privé pour les familles où je donnais à voir tout ce qui se faisait dans la classe ou je disais (j'emploie le passé mais évidemment je continue à le faire aujourd'hui). L'essentiel est de communiquer, plus on explique ces choix plus les parents comprennent. Il ne s'agit pas de donner tous les détails, le but n'est pas d'entrer dans la technicité encore une fois, mais plus on est pédagogue avec les familles et plus les familles vous font confiance. C'est une relation de confiance. Les familles ont donc été ma première cible, et avec succès je dois le dire encore aujourd'hui.

Ensuite les enfants ont été la deuxième, dès la rentrée, mais ce sont les « clients » les plus faciles si j'ose dire ! Ce sont des enfants donc ils sont adaptables, beaucoup plus que les adultes. Et en leur expliquant un protocole, des rituels ils s'y accrochent et ça fonctionne bien.

Le plus compliqué, peut-être, ça a été les collègues. Deux catégories existent : ceux de proximité qui se posent des questions, les vrais curieux qui s'interrogent, qui viennent vous voir, qui demandent à voir une séance en classe, c'est très motivant d'avoir de vrais curieux.

Et puis après il y a les faux curieux qui se fixent sur ce qu'ils entendent notamment des enfants et qui ont des certitudes aussi et qui sont, peut-être pas, encore prêts à savoir exactement ce que vous faites ainsi on entend de fausses questions comme « est-ce que ça fonctionne ce que tu fais ? » avec un ton qui laisse à penser qu'ils n'attendent pas de réponse...

De mauvais esprits on en aura toujours mais la cible n'est pas les collègues, les enseignants mais ma cible ce sont les enfants.

En ce qui concerne l'institution plus particulièrement la direction du collège, c'est la même démarche qu'avec les parents: la communication! Expliquer ce que l'on fait. Dire voilà ce que j'ai constaté, j'ai fait mon propre « audit », j'ai constaté que je n'étais pas efficace, j'ai tel point et tel point à améliorer et voilà ce que j'entreprends. À partir du moment où on explique les choses, que l'on clarifie ses choix, où tout est clair, cela devient clair pour les autres.

Est-ce que tous les élèves trouvent leur compte dans la classe inversée?

Quand on rentre dans une démarche, quelle que soit la démarche pédagogique (cours dialogué, classe inversée, classe renversée ou mutualisée), on a tendance à rentrer tout de suite dans un protocole, des habitudes. Et les habitudes ne vont fonctionner qu'un certain temps.

Les démarches pédagogiques ne sont efficaces que si elles sont en constante interrogation. C'est d'ailleurs ce que dit Monsieur MÉRIEUX quand il parle d'enseignant-chercheur: remettre en question sa pratique au quotidien. Je dirais que la classe inversée, au même titre que toutes les démarches pédagogiques, n'est pas efficace si elles ne sont pas interrogées en fonction de ce que font les enfants.

Par exemple, au bout de trois années de pratique, je m'étais embarquée dans un rituel bien huilé dans lequel j'étais bien. Mais je ne me rendais pas forcément compte que ma façon de travailler ne fonctionnait pas avec tout le monde. Donc j'ai fait ce travail. J'ai eu la chance d'être poussée par l'inspectrice générale des lettres qui était intéressée par la thématique de la classe inversée et qui m'avait demandé d'intervenir à un colloque à Paris sur ce thème. Elle m'avait également dit qu'après trois ans de pratique, il faudrait avoir aussi des retours des familles des enfants, etc. Ainsi grâce à cette remarque, je me suis posé la question et je me suis rendu compte qu'il y avait des limites.

La première limite - et je n'avais absolument pas vu cela - c'était que la classe inversée qui fait partie de la famille des pédagogies actives comme je l'ai expliqué, va beaucoup travailler sur la coopération et la collaboration, et c'était devenu un vrai problème pour les élèves brillants parce

que l'élève brillant a l'habitude d'être évalué pour sa performance, et non pas pour sa performance collaborative et il s'y perd, il a besoin de performer comme je l'ai dit, c'est le système qui veut ça. Et comme ils fonctionnent bien dans ce système quand on en change, ils se sentent perdus et y compris les familles d'ailleurs. Et effectivement, c'est très compliqué d'être mis dans la lumière quand on est dans un groupe. Le groupe brille mais pas la performance.

C'est ainsi que j'ai pris en compte ces remarques négatives venant de ces enfants et de leur famille, que j'ai reçue en entretien dans l'envie de m'améliorer, d'écouter ce qu'ils avaient à me dire et de pouvoir ensuite théoriser. Cette démarche a été très bien perçue de la part de ces familles qui au départ venaient plutôt combattre. Mais telle n'était pas ma démarche, et ils ont été surpris car, encore une fois, l'enseignement est perçu comme un milieu où on a beaucoup de certitude et où le regard externe n'est pas forcément bien perçu. Et ils ont été surpris par cette façon de les aborder.

Les démarches pédagogiques ne sont efficaces que si elles sont en constante interrogation.

C'est ainsi que j'ai fait évoluer ma classe inversée qui est devenue des séances collaboratives et ensuite des séquences avec les fameux plans de travail individualisés qui permet aussi de prendre en charge aussi plus facilement les élèves au bout de la chaîne, c'est-à-dire ceux qui étaient en difficulté.

Je crois qu'il n'y a pas de bonne pédagogie, je crois que le pédagogue, c'est quelqu'un qui doit sans arrêt se remettre à l'ouvrage. Bien sûr il faut se satisfaire des points positifs mais il faut toujours essayer de s'améliorer. C'est cela qui est stimulant et génial dans ce métier: on a toujours la possibilité de faire mieux!

Moi c'est ce qui me fait vivre mon métier avec passion; me dire tous les ans que je me mets à l'ouvrage et tous les ans j'essaye de faire mieux qu'avant.



Comment définiriez-vous la pédagogie active?

La pédagogie active c'est très simple! Je vais prendre la métaphore du théâtre: quand on va au spectacle, on a un acteur qui est actif et face à lui on a peut-être de l'interaction, mais le spectateur est passif, il est en position de réception. L'enseignement je le concevais un peu comme ça c'est-à-dire j'ai une forte personnalité, j'aimais enseigner parce que quelque part il y avait un côté un peu narcissique: être sur une estrade sous le feu de la rampe avec ma scène, mon tableau, mon décor et face à moi un public. Alors bien sûr, je voulais qu'ils interagissent un peu comme un one-man-show qui a envie que le public réagisse! Néanmoins je n'avais pas compris que dans un one man show, les gens ont payé pour venir là. Les élèves n'ont pas payé leur place!

Je dirais que dans la pédagogie active, l'activité doit être dans la salle et plus sur la scène! Parce que finalement celui qui doit travailler, ce n'est pas l'acteur principal parce que lui, il sait, enfin il croit savoir; mais c'est bien les enfants. Je suis davantage un guide; facilitateur de temps en temps comme le souffleur, aider, coacher, mettre en scène.

Est-ce que cela nécessite une gestion différente de l'espace et notamment de l'espace classe?

Ce n'est pas la préoccupation première.

En ce qui concerne l'espace, je n'avais pas du tout pensé à cela. Je crois que cela s'est fait naturellement. Ensuite, j'ai compris que l'espace avait un rôle à jouer dans ce rendez-vous pédagogique. À l'époque c'était juste un toit entre quatre murs qui me permettait encore une fois de faire « le spectacle », maintenant les murs ont un rôle à jouer.

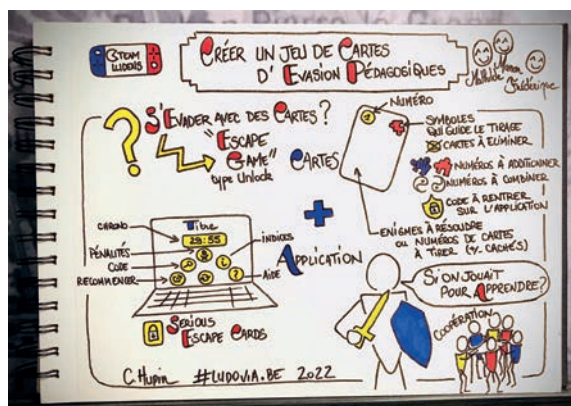
Oui, le sol a un rôle à jouer, les fenêtres, les portes... L'espace va s'adapter à cette activité.

Les élèves ne font pas tous la même chose en même temps dans une pédagogie active. On a fait en sorte que l'espace s'adapte à eux.

On ne va pas mettre un espace flexible parce que ça va changer la pédagogie des enseignants dans mon établissement, c'est faux! C'est l'inverse qu'il faut faire, c'est-à-dire d'abord former les enseignants parce qu'il y a un problème dans l'établissement, leur proposer des formations avec des personnes

qui ont des expériences en pédagogie active, par exemple en veillant à ne pas se limiter à un seul modèle. Et alors, les enseignants vont commencer à faire un mélange de tout ce qu'ils ont entendu et les espaces viendront après.

Mais souvent malheureusement on met la charrue avant les bœufs : c'est-à-dire on équipe, on achète du matériel, des tablettes, du mobilier mobile qui sont souvent onéreux et cela ne fonctionne pas parce que les enseignants ne sont pas prêts.



Ce type de démarche pédagogique ne demande-t-elle pas plus de travail à l'enseignant?

Quand on décide de déménager, cela demande du travail mais c'est une décision, c'est un choix. Évidemment quand on décide de changer sa manière d'enseigner, c'est du travail parce qu'on repart presque à zéro !

C'est une autre façon de travailler et il ne faut pas se mentir : c'est du travail.

Quel conseil donneriez-vous à un enseignant qui souhaiterait tester la classe inversée et la pédagogie active?

Le premier conseil que je lui donnerais c'est de se poser la question « pourquoi tu veux changer, pourquoi tu veux la tester? ».

Il est nécessaire d'abord de poser un diagnostic sur sa propre pratique. Ensuite, à partir des problèmes que l'on veut résoudre, on se renseigne sur la pédagogie active entre autres, ou encore la classe inversée. Il y a plusieurs familles de pédagogies

actives. On va essayer, de se renseigner peut-être en rencontrant des collègues, comme je l'ai dit précédemment, il y a énormément de groupes de travail notamment sur Facebook ou sur Twitter, on rencontre les gens. On essaye dans la mesure du possible de demander au Chef d'établissement la possibilité d'aller observer quelqu'un qui travaille en pédagogie coopérative par exemple.

Moi c'est ce que j'ai fait: je suis allée voir une collègue de primaire qui mettait en place les méthodes de Sylvain CONNAC à 50 km de chez moi. Il est possible également d'assister à des conférences, de lire des ouvrages.

Encore une fois, cette démarche s'initie avec son propre diagnostic sur les points que l'on veut améliorer. Il s'agit de trouver sa propre solution et de faire son propre modèle; donc le conseil que je donnerai c'est d'abord posez-vous la question : « est-ce que vous en avez envie et si oui, pourquoi? »

Et peut-être même l'écrire pour ne pas le perdre de vue.

Je ne peux qu'encourager mes collègues à faire autrement car sans être pessimiste les méthodes d'il y a trente ans ne conviennent pas forcément à nos élèves d'aujourd'hui.

Le changement doit venir de nous enseignants afin de donner un souffle de vie à notre métier.

*Propos recueillis par Laurence CLAUSEN
Adjointe de direction
Collège Saint-Joseph
Libourne*

*Enseigner en classe inversée.
Mon compagnon quotidien pour faire
cours autrement.*

Marie SOULIÉ, Esf Sciences humaines,
ISBN 978-2-7101-4563-9.

La passagère, de la salle de classe au plateau de tournage

Quand une prof de maths s'absente quelques jours de son établissement pour aller tourner un film avec Cécile de FRANCE... Une expérience plutôt originale vécue et racontée par Mathilde VRIGNAUD.

UNE ANNONCE DANS LES MÉDIAS LOCAUX

Consultant les informations diverses et variées sur un de mes réseaux sociaux préférés, je tombe sur l'article d'un journal local mentionnant un casting avec des profils particuliers. L'un d'eux me parle tout de suite: je m'y reconnais! Le problème, c'est que je connais un peu le monde des auditions et des castings ayant dans mon entourage des amis comédiens: il est très rare d'obtenir un rôle, même de figuration dans un long-métrage. Alors, à quoi bon envoyer ma candidature? C'était sans compter sur le fait que pendant quelques jours, j'allais voir passer cet article un certain nombre de fois.

« ÇA NE COÛTE RIEN D'ESSAYER »

Après avoir tourné dans ma tête les phrases bien connues du type « Qui ne tente rien n'a rien » ou encore « Ça ne coûte rien d'essayer », me voilà en train de sélectionner quelques photos qui me représentent le mieux et qui doivent être naturelles, sans retouches et sans filtres. Quelques jours après l'envoi des éléments demandés, on me demande de faire une vidéo de présentation, à nouveau il faut faire simple et rester naturel. Portable à la main, j'explique en deux minutes ma passion pour la comédie et évoque également mon métier de professeur de mathématiques. La réalisatrice, qui suivait également les étapes de casting, m'a d'ailleurs dit plus tard que le fait que je sois prof lui avait particulièrement plu et qu'à ce moment-là déjà, je faisais partie de ses coups de cœur. Ignorant tout cela, j'envoie la vidéo, contente de l'avoir fait mais sans grande certitude que cela aboutisse.



LES PHASES D'ESSAIS

Quelques semaines plus tard, alors que j'avais mis de côté ce casting, je reçois un mail me proposant de passer des essais. Je suis occupée à la date proposée mais pour rien au monde je ne raterais une telle opportunité: allons jusqu'au bout!

Me voilà donc au premier casting: dans un petit jardin noirmoutrin, caméra à la main, la directrice

de casting me demande de me présenter. Je suis avec une autre personne qui vient pour un rôle différent du mien. Elle nous donne ensuite une situation et nous demande d'improviser là-dessus : je me sens plus tôt à l'aise dans l'exercice mais la caméra beaucoup plus souvent tournée vers ma partenaire de jeu me laisse penser que mon profil ne l'intéresse pas. Je quitte donc le casting, très heureuse de cette expérience inédite et incroyable mais plutôt convaincue que je ne serai pas rappelée... Et après tout quelle importance ?



Lors de l'avant-première à Noirmoutier, avec Cécile de FRANCE

Mais moins d'une semaine plus tard, le téléphone sonne : je suis attendue pour une deuxième phase d'essais en présence de la réalisatrice. Cette fois-ci, il y a une personne pour chaque rôle casté. Je prends conscience que c'est la dernière phase avant que la réalisatrice fasse son choix. Elle nous explique davantage l'histoire du film et nos éventuels rôles. À nouveau, nous devons improviser sur une situation donnée : l'ambiance est bonne et nous prenons tous beaucoup de plaisir dans cet exercice. Nous nous quittons en nous disant que, quoi qu'il advienne, tous ces moments de castings resteront inoubliables.

LE RÔLE EST POUR MOI

Quelques jours après, je reçois un appel de la directrice de casting : je suis prise pour le rôle ! La joie est immense et l'excitation à son maximum. S'ensuivent des appels d'Héloïse PELLOQUET la

réalisatrice, d'un des assistants metteur en scène, du directeur de production, de la costumière, bref : les choses se précisent et l'impatience monte.

Nous sommes tous sur des petits rôles, ce qui correspond à quelques scènes. Ainsi, nous ne recevons pas de scénario : comme nous ne sommes pas professionnels, Héloïse préfère l'authenticité à un texte lu, nous improviserons à partir des indications données. Je suis conviée à une matinée de répétition deux semaines avant le tournage, afin d'être opérationnelle ou presque le jour du tournage.

SUR LE TOURNAGE

Premier jour sur le tournage de « La Passagère ». Je suis convoquée à 6h30 au HMC (Habillage, maquillage, coiffure) : on me met un faux ventre (Je suis enceinte dans le film) et je suis habillée et maquillée de manière assez simple, il faut que mon personnage soit authentique. Quelques dizaines de minutes plus tard, je fais la connaissance de la comédienne principale de ce film : Cécile de FRANCE. Quel privilège ! Il y aura un peu d'attente avant que le moteur soit demandé : le tournage commence à 9 heures Sur cette première scène, 5 heures de tournage seront nécessaires.

Cela continuera pendant encore 3 jours où j'alternerais entre plan de figuration et scènes parlées. Lors de ces dernières, on nous place un micro dans le costume afin que nos voix soient enregistrées indépendamment de l'image.

J'ai découvert le fonctionnement d'un plateau de tournage et du rôle de chacun. Le directeur de la photographie filme, le 1^{er} assistant metteur en scène demande le moteur et lance l'action tandis que la réalisatrice observe les images filmées. Quand la scène est coupée, les accessoiristes remettent tout en place pour la prise suivante, les équipes du HMC font d'éventuelles retouches sur les comédiens et la réalisatrice donne des indications à ces derniers.

Lorsqu'on est sur un plateau de tournage sans y être habitué, on se sent dans une autre réalité, on perd la notion du temps : la scène jouée peut représenter une autre époque, un autre espace, un autre moment ou dans ma situation une autre période de l'année, le tournage d'une scène de Noël ayant lieu au mois de mai.



Sur le plateau de tournage

Je ne peux pas faire de comparaison avec un autre plateau de tournage mais l'ambiance qui y règne est très bienveillante et joviale. Les moments « off » me permettent de faire la rencontre des personnes qui travaillent sur ce tournage : de beaux moments de partage !

L'ATTENTE

Après ces quatre jours hors du temps, la sensation est étrange : on a du mal à raconter ce que l'on a vécu, on sait que les gens verront le résultat mais dans combien de temps ? Et puis, qu'est-ce que ça va donner à l'écran ? L'impatience est là mais il faudra attendre au moins un an. En effet, si on peut connaître l'estimation du temps de montage du film, il est impossible de connaître la date de sortie qui dépend du distributeur du film.

Pendant cette période, la vie reprend son cours : je repense à cette expérience et, d'une certaine manière, les souvenirs s'éloignent. J'ai de temps en temps des nouvelles de certains qui me permettent parfois de raviver ces moments vécus ! Plus le temps passe et plus les informations se précisent quant à la date de sortie. Dans le courant de l'été 2022, nous l'apprenons : le film sortira le 14 décembre de cette même année, soit plus d'un an après le tournage.

Quant à nous et à toute l'équipe de tournage, nous sommes invités le 11 septembre à Paris pour une projection du film. Ça y est, tout cela devient concret !

LE VISIONNAGE DU FILM

Me voilà donc à Paris ! Quel plaisir de retrouver la plupart des gens rencontrés sur le tournage après tout ce temps ! On prend des nouvelles, on exprime notre impatience... et le film commence !

J'avoue qu'il m'est compliqué de décrire ce que j'ai pu ressentir en le visionnant une première fois : comme quelque chose à laquelle on s'est préparé et qu'on attend depuis longtemps et en même temps l'impression que c'est irréel. Ainsi, à la suite de cette projection, je suis incapable d'avoir un avis objectif sur ce film.

Néanmoins, j'ai pu faire le constat qu'entre ce qui est tourné et ce que l'on voit à l'écran, il peut y avoir des différences plus ou moins importantes : les scènes peuvent être coupées, raccourcies, des sons d'ambiance y sont ajoutés.

La semaine suivante, j'ai la chance de pouvoir à nouveau le visionner, cette fois-ci pour une avant-première en public, proche des lieux de tournage. Je partage cet événement avec ma famille, mes amis mais également la plupart des comédiens du film et la réalisatrice qui sont présents. C'est un moment fort pour moi : je vais enfin pouvoir partager cette expérience incroyable avec mes proches !

Voir ce film une deuxième fois me permet de prendre beaucoup de recul sur la première projection, je sais à quoi m'attendre donc pas de surprise et j'arrive à profiter pleinement du film et m'en faire un avis plus objectif : on suit le chemin d'une femme face à ses sentiments et ses émotions qui se mélangent, face aux regards et aux jugements des autres. Cécile de France est magnifique dans ce rôle qui met en valeur son grand talent d'actrice. Je souhaite à ce film le succès qu'il mérite et peut-être, qui sait, de belles récompenses...

Rendez-vous le 14 décembre 2022 dans les salles de cinémas. « La Passagère », film d'Héloïse PELLOQUET.

Mathilde VRIGNAUD



Lors de l'avant - première à Noirmoutier, avec les comédiens et la réalisatrice

Veille pédagogique



Source: www.education.gouv.fr

BOEN N°37 DU 06/10/2022

ENSEIGNEMENTS PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Baccalauréat général

Œuvres, thèmes, questions de référence du baccalauréat pour l'enseignement de spécialité d'arts plastiques en classe terminale en vue de la session 2023 - note de service du 3-10-2022 (NOR : MENE2228263N)

Baccalauréat général

Œuvres, thèmes, questions de référence du baccalauréat pour l'enseignement de spécialité d'arts plastiques en classe terminale en vue de la session 2024 - note de service du 3-10-2022 (NOR : MENE2228266N)

Baccalauréat général

Œuvres retenues pour l'épreuve terminale de spécialité cinéma-audiovisuel pour les sessions 2023 et 2024 - note de service du 3-10-2022 (NOR : MENE2228270N)

Baccalauréat général

Programme limitatif pour l'enseignement de spécialité de musique en classe terminale pour l'année scolaire 2022-2023 - note de service du 3-10-2022 (NOR : MENE2228325N)

Baccalauréat général

Programme limitatif pour l'enseignement de spécialité de musique en classe terminale pour l'année scolaire 2023-2024 - note de service du 3-10-2022 (NOR : MENE2228327N)

BOEN N°41 DU 03/11/2022

Enseignements primaire et secondaire

Baccalauréat général

Programme limitatif pour l'enseignement de spécialité d'histoire des arts en classe terminale pour l'année scolaire 2023-2024 - note de service du 30-9-2022 (NOR : MENE2209959N)

BOEN N°44 DU 24/11/2022

Enseignements primaire et secondaire

Ev@lang collège

Calendrier 2023 du test numérique de positionnement en anglais pour les élèves de troisième - note de service du 8-11-2022 (NOR : MENE2232046N)



Grand entretien

L'excellence des métiers d'arts n'est plus à démontrer et, souvent, elle permet de mettre en valeur de belles réussites. Ainsi celle de Louis DAUXAIS, joaillier, meilleur apprenti de France, médaillé d'or aux Olympiades des métiers, premier Européen et 9^e au niveau mondial dans les compétitions professionnelles. Aujourd'hui installé à Sydney, il nous partage son parcours et va faire rêver les amateurs de pierres précieuses.

Entretien avec Bruno RISPAL



Bruno RISPAL: Dans votre scolarité, à quel moment avez-vous eu envie de vous lancer dans ce domaine particulier qu'est la joaillerie ?

Louis DAUXAIS: C'est venu assez tôt, même si personne dans ma famille ne travaille dans ce secteur. J'aurais vraiment du mal à vous dire d'où me vient cette envie mais je me souviens que, déjà, au collège, j'avais de l'intérêt pour ce secteur. Et je n'avais pas d'autres idées de métier. Si je ratais les concours, j'allais à l'armée ou quelque chose comme ça... C'est peut-être parti d'un cadeau de Noël, une pierre, un fossile, une collection de gemmes qui commence, des informations sur les métiers qui permettent de travailler dans ce secteur...

BAR: Quel type de formation avez-vous suivie ?

LAD: Comme beaucoup d'autres formations manuelles, on peut commencer dès le brevet, dès 15 ans. Mais je ne savais pas que c'était possible

si tôt. J'ai été quand même ravi de passer un Bac général, économique, parce que je n'avais pas de mauvais résultats à l'école. Il faut bien reconnaître que le lycée m'a appris à rédiger un mail correctement, à organiser mes idées à l'écrit ou à l'oral. Je suis heureux d'avoir pu le faire. Après les concours, je suis arrivé dans une classe avec des âges très différents, de 15 à 25 ans et j'ai constaté que l'absence de diplôme n'enlève absolument rien aux talents manuels.

BAR: Ce qui veut dire que vous avez fait un Bac général avant d'enchaîner sur un CAP...

LAD: Quelques professeurs m'ont dit que c'était peut-être du gâchis de partir en CAP après une mention Bien au Bac. Ça a pu surprendre mais mon projet était clair; c'était ça ou rien! J'étais dans un établissement qui préparait au CAP en deux ans, ce qui a été une vraie chance. J'étais bien formé, en particulier sur la manipulation des outils, ce qui m'a permis de poursuivre vers un Brevet des Métiers d'Arts (BMA), assez polyvalent mais centré sur les techniques manuelles.

BAR: Saviez-vous précisément ce que vous souhaitiez faire, une fois diplômé?

LAD: J'ai toujours eu une idée assez « autoentrepreneuse » du métier, si je puis le dire ainsi. Le BMA ouvre des portes assez larges, de l'entreprise individuelle au secteur du luxe, en passant par la bijouterie de quartier. Je voulais vraiment conserver l'aspect manuel du travail, alors qu'on peut aujourd'hui industrialiser un peu les choses, par exemple avec l'intervention des modèles en 3D. En sortant du diplôme, il faut bien compter encore une dizaine d'années de pratique pour être véritablement autonome sur le travail des bijoux. Certains aiment se dire « ingénieur du bijou »; je trouve cela un peu pompeux. Je dirais aujourd'hui que je suis davantage artisan qu'artiste.

BAR: Vous avez un palmarès assez impressionnant en matière de concours. Pouvez-vous nous raconter comment se déroulent ces rendez-vous?

LAD: Pour le « Meilleur apprenti de France », c'est une période de plusieurs mois, sans limite de temps, pour rendre le bijou le plus à notre

Quelques professeurs m'ont dit que c'était peut-être du gâchis de partir en CAP après une mention Bien au Bac. Ça a pu surprendre mais mon projet était clair ; c'était ça ou rien !

convenance en termes de qualité, avec également un dossier à fournir en lien avec le sujet. On reste le soir dans les salles de classe, avec d'autres élèves qui préparent le concours.

J'ai ensuite participé aux Olympiades des métiers, à l'échelon national, puis mondial avec les Workskills. Il y a alors 70 métiers différents, allant du BTP aux nouvelles technologies industrielles. Il faut s'entraîner longuement puisque, cette fois, les épreuves sont en temps limité. J'étais en groupe avec le champion d'Île-de-France de réparation automobile, le cuisinier, le spécialiste du service en salle de restaurant... C'est vraiment une ambiance très intéressante. En joaillerie, le sujet est donné 3 mois à l'avance, avec 30 % de changements le jour J. Nous avons ensuite 3 jours de compétition pour rendre la production finale.



J'ai ensuite intégré l'équipe de France des métiers. Le contexte change alors totalement, avec une



grosse infrastructure mise à notre disposition, des entraîneurs physiques, sportifs, techniques, un suivi mental et de santé. Ça devient presque du sport de haut niveau ! On se retrouve face à des étrangers qui sont souvent préparés depuis plus longtemps que nous pour ce type de compétition. Les épreuves, pour moi, se sont déroulées en Russie, sur 4 jours, avec un sujet dévoilé le jour même. C'est intense. J'ai fini 1^{er} Européen et 9^e mondial. Même si j'ai été un peu déçu du classement, j'ai aussi relativisé.

**Le candidat indien
s'est entraîné accroupi
dans le sable.
Avec mes infrastructures,
mes outils techniques,
j'ai perdu face à ce garçon
qui travaille dans le sable.**

J'ai beaucoup échangé avec le candidat indien, qui a fini 3^e mondial. Il m'a montré des photos de son atelier ; il s'est entraîné accroupi dans le sable, dans des conditions inimaginables pour nous. De notre point de vue européen, on se prend alors une grande claque. Avec mes infrastructures, mes outils techniques, mes sponsors, j'ai perdu face à ce garçon qui travaille dans le sable.

BAR : Qu'est-ce qui fait la différence, alors ?

LAD : Le temps d'entraînement, je pense, sur 5 ans pour lui. Il y a aussi le « conditionnement », où ces jeunes sont vraiment préparés en vue de la compétition, c'est la chance de leur vie. Les enjeux ne sont pas du tout les mêmes.

BAR : Porter les couleurs de la France, est-ce particulier à vivre ?

LAD : C'est quelque chose de fort ! Pour les cérémonies d'ouverture et de clôture, la Russie avait mis de gros moyens, dans un stade de 80 000 personnes. Au niveau national, on nous avait bien expliqué les enjeux de représenter notre pays, le code vestimentaire des tenues officielles. Il faut le vivre pour le comprendre ; ça peut surprendre un peu... On se bat pour le titre mais aussi pour une image, une identité.

BAR : De manière concrète, que vous demandent-on exactement de faire dans un concours comme celui-ci ?

LAD : On nous présente un sujet, plus ou moins détaillé, avec des dimensions plus ou moins précises, parfois avec une part libre d'interprétation. On nous donne une quantité de métal très limitée par rapport au sujet, quelques bouts de fil d'or, un morceau de lingot. Les 24 heures de compétition sont réparties sur 4 jours pour répondre au sujet, avec des dimensions vérifiées au 100^e. Tout est quantifié et noté, sur un barème de 800 points.

BAR : Avoir participé à cette compétition, est-ce valorisant à titre personnel ou est-ce recherché sur un CV ?

LAD : Ce concours mondial est très valorisé dans certains secteurs, comme le BTP. Des amis qui ont participé à cette compétition ont eu les meilleures chances pour travailler ensuite sur des chantiers comme celui de la rénovation de la cathédrale Notre-Dame de Paris. En joaillerie, c'est moins marqué, en particulier en France.

À titre personnel, je voulais me prouver des choses, affiner ma technique, être le plus doué possible. On nous explique souvent, dans les écoles, que c'est un métier assez élitiste, qu'il faut être très bon et avoir le contact qui vous fait travailler au bon endroit.

Le joaillier qui m'emploie a davantage été intéressé par mes réussites aux concours que par ma nationalité. Il a aussi apprécié ma polyvalence.

Avec le recul, je dirais que le concours ne m'a pas fait évoluer tant que ça, techniquement, tellement les conditions sont particulières. Cependant, c'est grâce à cette compétition que j'ai pu trouver une opportunité de travail en Australie. J'apprends des choses là-bas, avec des manières de faire différentes, que certains camarades qui travaillent place Vendôme ne connaissent pas. Mais l'inverse est aussi vrai.

BAR: À quoi ressemble votre travail, à Sydney ?

LAD: C'est un pays particulier, pour la joaillerie. C'est un pays neuf, avec très peu d'histoire en matière de métiers d'arts. Mais ce retard très relatif fait que les artisans travaillent encore énormément à la main, avec des techniques qu'on ne voit pratiquement plus en France. Pour autant, les standards de qualité sont très élevés. L'Australie intervient beaucoup sur les marchés asiatiques, comme Hong Kong, Singapour, qui ont des personnalités très riches qui viennent commander à Sydney. C'est très agréable au niveau des conditions de travail.

BAR: Pour un patron australien, le fait d'employer un français, avec l'image liée au luxe, à la place Vendôme que vous évoquiez, est-il un plus ?

LAD: Non. Je vais être provocant mais il faut qu'on arrête de se prendre pour des dieux. Le joaillier qui m'emploie a fait de nombreux stages en Angleterre et dans toute l'Europe. Il a davantage

été intéressé par mes réussites aux concours que par ma nationalité. Il a aussi apprécié ma polyvalence, le fait que, par exemple, je sache faire une représentation graphique de ce que j'ai en tête. Il y a aussi un énorme manque de main-d'œuvre sur place. En Nouvelle-Galles du Sud, l'État australien le plus peuplé, il n'y avait que 2 étudiants en joaillerie qui sortaient de formation l'année où je suis arrivé.

BAR: Vous avez des métaux précieux, des pierres de grande valeur qui passent entre vos mains. Y a-t-il une éthique professionnelle particulière, des modes de vérification ?

LAD: Naturellement. Toutes les matières sont quantifiées très précisément. Elles sont également assurées. C'est tout l'enjeu des poinçons de garantie du taux d'or dans les alliages, par exemple. On peut avoir entre les mains quelques dizaines de milliers d'euros. Mais, très vite, on n'y pense plus. À l'école, on s'entraîne sur du laiton, avant de passer à l'argent puis à l'or. On nous demande de compter les quantités. Il faut savoir qu'on travaille



avec une peau sur les genoux pour récupérer la moindre particule de métal. Tous les soirs, il faut nettoyer cette peau avec une brosse et un peu d'eau, récupérer toutes les poussières et peser tout ça. La principale différence, pour nous, se situe au niveau des propriétés du métal. L'or ne réagit pas du tout comme l'argent, ne se scie pas ou ne se lime pas de la même manière.

Au premier diamant qui nous passe entre les mains, l'angoisse est un peu plus grande, surtout avec la peur de le casser. C'est la pierre la plus dure, inrayable, mais avec un petit coup de marteau bien placé, elle éclate en deux. Même chose si le diamant tombe sur un outil qui serait dans la peau, sur nos genoux.

BAR: Comment voyez-vous votre avenir professionnel ?

LAD: Je suis un Européen dans l'âme; je compte bien revenir en France. J'ai encore besoin d'acquérir de la technique avant de m'engager dans un terrain plus personnel. J'aimerais monter



un atelier, avec une boutique. Pour le moment, je m'entraîne, je travaille, je m'amuse, ce qui est une grande chance! Sans jamais perdre de vue la très grande qualité que nous devons au client.

Le talent,
ça n'existe pas.
Le talent, c'est l'envie de
faire quelque chose.

Jacques Brel.


Louis Daucais



L'écho des savanes scolaires ou le monde d'Anne-Sophie

Chers amis synadiciens,

Tout comme vous, il m'arrive de recevoir une ou deux enquêtes émanant du ministère, du rectorat ou de la tutelle. Quand je dis « une ou deux », c'est évidemment par semaine plutôt que par mois...

Tout comme vous, j'essaie d'y répondre avec sérieux et application. Généralement. Souvent. De temps en temps... Bon, nous nous sommes compris, j'en suis certaine, et vous serez d'accord avec moi pour dire qu'il faudrait rapidement faire une enquête sur les enquêtes !

Dans ma première année de direction, j'étais pleine de bonne volonté. Surtout, personne ne m'avait expliqué que, parfois, on peut oublier de répondre à une enquête. Alors, je répondais. J'y passais du temps, je réunissais des équipes qui me regardaient avec de grands yeux étonnés, je cliquais et j'en étais presque à m'excuser quand je ne respectais pas les délais. Mais, au fur et à mesure que l'année passait, je m'interrogeais. Quelques enquêtes me posaient question. Certains items ne s'appliquaient pas du tout à mon établissement, d'autres semblaient

ne concerner que le public. Plus les formulaires se succédaient, plus j'avais l'impression de devoir forcer la réalité pour la faire entrer dans des cases qui n'étaient pas faites pour cela.

Bien sûr, je ne conteste pas l'intérêt d'avoir des statistiques, des pourcentages, des graphiques, ne serait-ce que pour se convaincre que tout va bien ou faire un peu de prospective. Mais avouons (avouez!) quand même que l'intérêt de certaines enquêtes ne saute pas tout de suite aux yeux.

Pour être honnête dans mes râleries, je dois reconnaître qu'elles sont souvent bien présentées. Quand l'introduction commence par une phrase m'indiquant que je n'aurai pas besoin de plus de 25 minutes pour cocher les cases, ça me donne tout de suite envie. Envie de faire autre chose. Quant aux mails avec tuto explicatif pour savoir comment choisir la bonne case, quelqu'un qui les aurait lus pourrait-il me les résumer?

Je pourrais également parler des multiples courriels de rappel insistants pour me remettre en tête la date limite, parfois un coup de fil pour m'inviter à répondre... Et aussi de ces informations demandées alors que je n'ai pas envie de les donner parce qu'elles concernent le caractère propre de l'établissement.

Et là, devinez quoi? Pendant que je suis en train de rédiger ces quelques lignes, une notification vient de s'afficher sur mon écran. Une enquête vient d'arriver. En direct! Et elle provient du Synadic régional! Vous n'allez quand même pas vous y mettre aussi? Je viens d'y jeter un œil: elle est simple à renseigner, rapide et, surtout, elle me concerne, je vois tout l'intérêt de la remplir. Ouf.

Je ne voudrais pas avoir l'air de trop généraliser. Il arrive que certaines enquêtes officielles soient utiles, voire nécessaires, pour une meilleure compréhension de ce qui se passe sur le terrain. J'en conviens et je coche les cases. Sans râler. Si, si, j'en suis capable.

Une prochaine fois, nous parlerons de tous ceux qui n'ont pas compris qu'on pouvait refaire des réunions en présentiel.

Bisous.

Anne-Sophie HOUPPAS,
Collège Saint-Jean et Saint-Hilaire
annso.ce2@gmail.com et [@annso_ce2](https://www.instagram.com/annso_ce2)





Faire des choix de vie : entre orientation et vocation...

La vie est faite de choix conscients ou inconscients, petits et grands, et à l'âge de l'adolescence ces choix se posent avec encore plus de force car la question de l'avenir paraît souvent mise en jeu. Qui peut m'aider, comment choisir et accepter au lieu de renoncer ?

Mais comment construire ce chemin de vie si ce n'est en faisant des choix ? À l'adolescence, âge où les jeunes cherchent leur chemin, veulent se sentir libres et en même temps ressentent le besoin d'être rassurés, les choix sont souvent difficiles. Certains ne peuvent renoncer à des possibles devant la multiplicité des portes qui s'ouvrent et tentent de tout faire au risque de se perdre. D'autres préfèrent ne rien faire et du coup ne s'engager dans rien et

se laisser oublier au fond d'un canapé. D'autres encore s'engagent de manière radicale, à fond, une manière de dire : "Regardez-moi, j'existe."

Comment éduquer au choix ?

Un lien est à faire entre dimension spirituelle et orientation telle que la conçoit l'Enseignement catholique qui préfère parler d'une « *éducation aux choix pour donner sens à sa vie* ». Si les domaines

du scolaire et du professionnel sont essentiels dans le contexte actuel, « *il est d'autres choix qu'un parcours éducatif doit préparer: les engagements citoyens, l'engagement à fonder un couple, une famille et toutes autres vocations au service de la société et de l'Église* » et laisser aux jeunes choisir.

Cette éducation aux choix s'articule étroitement aux démarches d'évaluation. Évaluer c'est avant tout donner de la valeur, ne pas se contenter de repérer des aspects négatifs ou les manques, mais regarder la personne « *comme un être en devenir* ».

Travailler à sa vocation, c'est chercher à mieux se connaître pour travailler à mieux se réaliser.

De même, il nous faut associer deux termes qui dans la pratique sont utilisés chacun dans leur registre de langage: orientation et vocation. Le terme orientation est utilisé par le système éducatif, celui de vocation en milieu religieux. mais ces deux termes sont liés. « *S'orienter, c'est chercher l'Orient, ce qui peut aimer une vie vers une réelle cohérence, par les choix établis, une réelle cohérence, de soi pour soi, et de soi pour les autres. Travailler à sa vocation, c'est chercher à mieux se connaître pour travailler à mieux se réaliser. Or, on ne peut s'orienter, choisir un chemin, sans d'abord savoir qui on est. Il s'agit de choisir le bon chemin pour être, pour mieux être, pour être plus, pour*

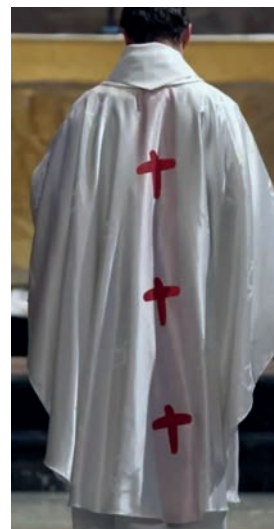
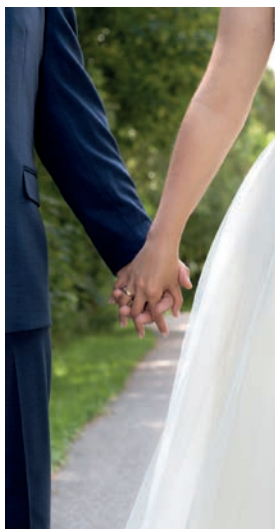
déployer donc sa propre vocation. » À y réfléchir, n'est ce pas-là, un des multiples fondements de l'Enseignement catholique?

Déjà en 2009, le document voté au CNEC: « *l'accompagnement à l'orientation, pour rendre chacun acteur de ses choix: les communautés éducatives s'engagent* ».

À y regarder de plus près, le mot vocation pourrait apparaître dans la recherche d'une orientation vers une formation, vers un métier lorsqu'un jeune se demande pour quoi il a « la vocation ». Elle désignerait donc plutôt ce pour quoi on est naturellement fait, ce à quoi on est nécessairement destiné, comme inexorablement conduit, entraîné. Qu'en est-il alors de la possibilité de choix et finalement de la liberté de chacun de faire ses choix?

Faire des choix, c'est d'abord se connaître. Aider un élève dans ses choix d'orientation, c'est d'abord se pencher sur la connaissance de soi. « *Chaque élève doit être accompagné dans les cinq questions: « Qui es-tu? », « Où en es-tu? », « À quoi rêves-tu », « Que peux-tu? »; « qui veux-tu? »*

Pour avancer et faire des choix, il faut évaluer, donner de la valeur. Aucune personne ne peut progresser dans la conscience de soi, et dans la volonté de se réaliser, sans un regard extérieur qui peut révéler à chacun sa vocation. Comment prendre conscience de sa vocation, d'un appel à être quand l'évaluation enferme dans des étiquettes, comme « inapte, déviant, paresseux... »



Pour avancer et faire des choix, nos élèves doivent être autonomes, mais la formation à l'autonomie requiert de la patience et du temps. L'identité d'une personne ne se construit pas définitivement dans la précipitation.

Cette lente marche vers l'autonomie requiert aussi de faire naître la parole. Il n'est pas d'accès à son identité et à sa vocation, sans maîtriser le langage qui permette de mettre en mots qui on est, quels sont ses désirs, quels sont ses choix. Accompagner à l'orientation, c'est former à la maîtrise de la langue, à une parole libérée, à la capacité de tenir parole.

Alors faire des choix en toute liberté n'est-il pas lié à l'annonce explicite de l'Évangile dans les établissements ?

L'Enseignement catholique retrouve la question de la liberté dans sa réflexion sur l'annonce explicite de l'Évangile. La culture ambiante, et la laïcité peuvent donner le sentiment que le respect de la liberté de conscience exige le silence et le mutisme sur les options religieuses, mais la société actuelle permet heureusement que la foi soit bien un choix libre.

**Annoncer ne relève pas
du prosélytisme indiscret,
mais de la charité :
partager pour les autres
ce qui nous fait vivre
et cela peut aider
nos jeunes qui sont
en quête de repères.**

Cependant, pour qu'il y ait choix, il faut qu'il y ait proposition. En faisant le constat que la foi, de nos jours ne se transmet plus par capillarité ou par héritage, la responsabilité de nos établissements catholiques s'en trouve renforcée. « *Nous avons à accueillir le don de Dieu dans des conditions nouvelles et à retrouver en même temps le geste initial de l'évangélisation : celui de la proposition simple et résolue de l'Évangile du Christ* ». Si l'annonce, au sein de nos établissements est pour tous et doit aider à faire des choix, chacun est libre de sa réponse. Comme le disait Sainte Bernadette si simplement: « *la Dame m'a demandé de vous*





le dire, pas de vous le faire croire. ». Annoncer ne relève donc pas du prosélytisme indiscret, mais de la charité: partager pour les autres ce qui nous fait vivre et cela peut aider nos jeunes qui sont en quête de repères. C'est par ces repères, par ces lumières sur la roue, que nous aidons chacun à se construire, à éclairer sa vocation, à choisir son orientation et donc à faire des choix

Faire des choix, s'orienter, fidèlement à sa vocation, c'est être capable de mettre en mots la réponse à ces deux questions: « qu'est-ce que je veux pour être heureux? » et « qu'est-ce que je veux pour faire du bien? ».

Sur ces questions apparemment compliquées pour certains de nos élèves, des convergences dans la démarche éducative apparaissent, quant à l'orientation et à la révélation de la vocation de chacun. L'importance de la parole avec la maîtrise d'une langue, l'accès à une parole libre et l'apprentissage à tenir parole. L'attention pour nous, au regard porté sur l'autre, porteur d'un a priori favorable, qui articule la lucidité sur les fragilités et l'ouverture d'un avenir possible. La

**Accompagner
selon la pédagogie
du Christ au chemin
d'Emmaüs : proximité,
invitation à la parole,
partage et effacement.**

capacité de tenir une parole d'adulte, qui soit un repère. Non pas une parole d'injonction, qui impose à l'autre une façon de voir, une décision, mais qui aide par un juste questionnement, à se mettre en chemin, à chercher son propre chemin, à réussir à faire des choix. Et pour terminer, la nécessité d'un accompagnement pour une éducation aux choix de formation, de débouchés, mais aussi de relation, et encore de conviction, de foi et d'adhésion, selon la pédagogie du Christ au chemin d'Emmaüs qui articule recherche de proximité, invitation à la parole, partage et effacement.

Raphaël THOMASSIN

Un peu de douceur

Habitué des salles des profs, nous savons tous l'importance de la machine à café. Mais des observateurs extérieurs constatent aussi que les enseignants sont souvent de grands amateurs de thé et tisanes, surtout en ces mois froids. Dans la série « joindre l'utile à l'agréable », pourquoi ne pas accompagner sa tasse de boisson chaude d'une brève méditation biblique? Là où des sociétés commerciales proposent de courtes phrases de sagesse populaire, un trio de jeunes femmes a lancé un concept spirituellement et religieusement fondé. Aude, Anne et Mélodie nous le présentent.



Notre entreprise existe depuis 4 ans et demi mais le projet est en chantier depuis près de 6 ans. On s'est retrouvées toutes les trois dans la même paroisse, à Reims, avec un intérêt pour les choses artistiques. Au cours d'un rendez-vous Skype sur le sujet, l'idée a été lancée de produire des sachets de thé avec un verset biblique sur l'étiquette. Inutile de préciser que nous sommes toutes les trois de grandes amatrices de thé... Mais aussi que nous aimons la Bible! Le mariage des deux est devenu une évidence.

Il a fallu définir plus précisément le concept, l'identité visuelle et, surtout, trouver le fournisseur. Nous souhaitons qu'il corresponde à nos valeurs, qu'il soit responsable au niveau de l'environnement et des personnes. Et c'est très difficile à trouver, surtout sur un marché de niche! À titre d'exemple, on nous

imposait un minimum de 10000 unités alors que notre première commande a été de 250... Le village en Inde où se trouve la plantation de thé fait partie d'une démarche éthique qui nous convient, avec des salaires du double de la moyenne.

Il a aussi fallu trouver des fonds, grâce à une campagne de financement participatif. À trois jours de la fin de la campagne, nous étions très loin d'avoir réuni la somme souhaitée. Le jour J, nous avons dépassé notre objectif de 135 €

Pour l'anecdote, nous avons perdu ¼ de notre stock sur la première commande. Nous avons



fait l'erreur de nommer l'un de nos thés « Lady Grey », sans prendre soin de vérifier si la marque existait déjà. Twinings a demandé aux douanes de détruire les boîtes !

Pour le choix des versets, chacune d'entre nous travaille sur un thème particulier. Ensuite, on relit, on partage ensemble. Il nous arrive aussi de solliciter l'avis d'ânés dans la foi ou, plus simplement, de nos maris.

Nous recevons beaucoup de témoignages de personnes qui ont trouvé dans le verset du jour une réponse à leurs questions du moment. C'est très encourageant !

Nous nous faisons connaître essentiellement par le bouche-à-oreille ou en participant à des événements particuliers. Généralement, les personnes qui nous découvrent ici ou là ne nous quittent plus.

Nous y passons quelques heures par semaine... Nous avons vécu en fin d'année, pour l'Avent, une période assez miraculeuse avec énormément de commandes. Nous étions un peu sous l'eau... C'est l'occasion pour nous de prier pour toutes ces personnes qui vont recevoir une parole du Seigneur, en espérant que cela aura un impact sur leurs vies.



Ce ne sont pas les idées de nouveaux produits qui nous manquent pour la suite, juste le temps pour les mettre en œuvre à côté de nos vies de famille et de nos métiers. Pour l'instant, nous faisons tout nous-mêmes, le plus localement possible. Nous essayons actuellement de voir s'il est possible de travailler avec des ESAT pour la mise en sachets.

*Propos recueillis par Bruno RISPAL
Illustrations : Anne Lemaître, photographe*

Les produits Tea Notes sont disponibles sur teanotes.fr et dans quelques librairies chrétiennes.



Le quotidien (re) traité

Dans l'année qui a précédé la généralisation de la COVID 19, j'ai eu le privilège de visiter New-York et j'ai découvert, au sortir d'un Godspell de Harlem, une citation de Martin Luther King, qui disait ceci: « *La véritable grandeur d'un homme ne se mesure pas à des moments où il est à son aise, mais lorsqu'il traverse une période de controverses et de défis.* » En lisant cette phrase, je me suis dit alors que cette pensée pouvait s'appliquer au Chef d'établissement car il est des moments dans sa carrière (de plus en plus nombreux semble-t-il!) où les controverses et les défis paraissent tellement importants qu'il a envie de tout laisser tomber... À celles et ceux qui vivent ce genre de situation (et même aux autres!), je propose de méditer l'histoire de...

La fougère et le bambou

C'était un jour tout à fait ordinaire lorsque j'ai décidé de tout laisser tomber. Je suis alors allé dans la forêt pour parler avec un Ancien (ils sont souvent de bon conseil!) que l'on disait très sage.

« Pourrais-tu me donner une bonne raison pour ne pas m'avouer vaincu? » lui ai-je demandé.

« Regarde autour de toi » me répondit-il « Vois-tu la fougère et le bambou? »

« Oui » répondis-je

« Eh bien, lorsque j'ai semé les graines de la fougère et du bambou, j'en ai pris grand soin. La fougère grandit rapidement. Son vert brillant recouvrit le sol mais rien ne sortit des graines de bambou... cependant, je n'ai pas renoncé au bambou. »

La deuxième année, la fougère grandit et fut encore plus brillante et abondante mais de nouveau, rien ne poussa des graines de bambou...

Cependant, je n'ai pas renoncé au bambou.

La troisième année, de nouveau, rien ne sortit des graines de bambou...

Cependant, je n'ai pas renoncé au bambou.

La quatrième année, de nouveau, rien ne sortit des graines de bambou...

Cependant, je n'ai pas renoncé au bambou.

Lors de la cinquième année, une petite pousse de bambou sortit de terre mais en comparaison avec la fougère, elle avait l'air très petite et insignifiante, voire ridicule !

La sixième année, le bambou grandit jusqu'à plus de 20 mètres de haut !

En fait, il avait passé 5 années à fortifier ses racines pour le soutenir. Ses racines l'ont ainsi rendu plus fort et lui ont donné ce dont il avait besoin pour survivre et se développer. »

« Savais-tu que tout ce temps que tu as passé à lutter, tu étais en train de fortifier tes racines ? » dit l'Ancien et il continua : « le bambou a une fonction différente de la fougère cependant les deux sont nécessaires et font de la forêt un lieu magnifique. De même, les beaux jours t'apporteront du bonheur et les mauvais jours t'apporteront de l'expérience et tous deux sont essentiels à la vie... »

Ainsi, comme nous le confie Etty HILLESUM (Juive Hollandaise) en guise d'itinéraire spirituel dans son journal écrit pendant sa déportation à Auschwitz :

*« Il faut accepter de passer des moments
où l'on est incapable d'être créatif.
Plus on l'accepte sincèrement, plus ces moments passent vite. »*

Patrick BARON

Gratin au Saint-Nectaire, lardons, champignons et carottes

Ingrédients

1 kg de pommes de terre à chair farineuse
2 carottes, 2 gousses d'ail
400 ml de crème liquide, 4 Portobello
200 g de lardons fumés
100 g de Saint Nectaire
80 g de pousses d'épinards et radicchio
100 ml de lait, Poivre et sel
2 càs de beurre, 2 càs d'huile d'olive vierge extra
2 càc de moutarde, 2 càc de vinaigre de vin rouge

Préparation

Épluchez les pommes de terre et les carottes, puis coupez-les en rondelles de 2 mm d'épaisseur.
Ciselez l'ail. Dans une grande casserole, versez la crème et le lait. Ajoutez la moitié de l'ail. Portez à ébullition, puis ajoutez les pommes de terre et les carottes. Salez et poivrez. Couvrez, baissez le feu et les faire cuire à feu doux 12-15 min

Préchauffez le four à 190 °C chaleur tournante.
Beurrez un plat à four, puis coupez les portobellos en morceaux.
Faites chauffer la poêle à feu moyen-vif.
Faites-y revenir les lardons, puis réservez-les.
Coupez le Saint-Nectaire en fines tranches.
Faites chauffer un filet d'huile d'olive dans la même poêle à feu moyen-vif
Faites-y cuire les portobellos 3-4 minutes Remuez régulièrement à feu moyen, ajoutez l'ail restant. Faites revenir 1-2 minutes de plus. Salez et poivrez

Contrôlez la cuisson des légumes avec la pointe d'un couteau. Quand ils sont presque cuits, versez la moitié de la préparation (avec sa crème) dans le plat à four beurré. Recouvrez de la moitié des champignons et des lardons. Répétez l'opération. Ajoutez les tranches de Saint-Nectaire, couvrez le plat avec une feuille d'aluminium et enfournez le gratin environ 25 minutes. Retirez l'aluminium 10 minutes avant la fin pour laisser gratiner







La vie est la vie

La vie est beauté, admire-la.
La vie est félicité, profite-en.
La vie est un rêve, réalise-le.
La vie est un défi, relève-le.
La vie est un devoir, fais-le.
La vie est un jeu, joue-le.
La vie est précieuse, soigne-la bien.
La vie est richesse, conserve-la.
La vie est amour, jouis-en.
La vie est un mystère, pénètre-le.

La vie est une promesse, tiens-la.
La vie est tristesse, dépasse-la.
La vie est un hymne, chante-le.
La vie est un combat, accepte-le.
La vie est une tragédie, lutte avec elle.
La vie est une aventure, ose-la.
La vie est bonheur, mérite-le.
La vie est la vie, défends-la.

Mère Teresa (1910-1997)

S y n a d i c
2-4, rue Chaintron
92120 MONTROUGE
Tél. 01 55 48 04 57
contact@synadic.fr
www.synadic.fr

